

42e Année. N° 11. 1er Novembre 1899.

LA RELIGION

Voir le n° de septembre 1899 (*Suite*).

Les défenseurs du catholicisme nous répondront en se récriant que l'Eglise n'est pas responsable des abus commis en son nom, quand nous leur prouvons qu'il y eut une longue et atroce suite de persécutions sanglantes contre les Albigeois, les Juifs et les Protestants.

Qui ne commet des abus ! mais il s'agit ici des plus criants, tous sanctionnés par le *droit canon* dont on peut consulter le premier volume. Or, ce formulaire, qui est tracé d'après les règles de l'ancien testament, autorise pratiquement le meurtre et nous donnons sa conclusion, par laquelle un hérétique peut être tué par un chrétien, Mathatias ayant jadis assassiné son concitoyen pour l'empêcher de sacrifier aux Dieux. Cet exemple est cité, avec éloges.

Voici la conclusion du premier volume du *droit canon* :

« Nous ne croyons pas qu'ils soient homicides, ceux qui, brûlant du zèle de leur mère l'Eglise contre les excommuniés, en ont rapporté le commandement que Moïse donna au nom du Dieu aux Israélites, de massacrer tous les habitants d'une ville impie. Si avant la venue du Christ ces préceptes ont été réservés, combien plus faudra-t-il les observer après la venue du Christ ».

Une bulle du pape Urbain II, où se trouve ce qui précède, si édifiant et parlant, est *in extenso* dans le *décret de Gratien*, que le pape Grégoire XIII avait revu et corrigé.

Le chrétien peut verser le sang du coupable sans être coupable, cela est prouvé, tout au long, au chap. XXXII, t. I, p. 722, à la page 726 du *droit canon*.

Nous établirons, en allant, que pour avoir sanctionné les plus tristes attentats et récompensé les êtres qu'elle avait induits à les commettre, l'Eglise est la première coupable.

Des hommes supérieurs ont pourtant soutenu cette thèse, qu'elle ne pouvait être coupable, car elle avait obéi aux conciles et aux papes. Ce semble, les faits historiques parlent hautement, et déclarent que l'Eglise a commis des actes attristants ; ils prouvent qu'en faisant le plus pernicieux usage de son pouvoir, en démoralisant sa clientèle, l'Eglise a failli à sa mission.

En conséquence, si par elle la foule fut entraînée vers le mal, c'est que l'Eglise s'est grossièrement trompée ; au premier chef, son autorité est illégitime quant aux consciences, elle ne mérite pas la confiance absolue que tant d'esprits lui accordent.

Les canons des conciles seraient-ils des abus pour s'être exprimés hautement et avec clarté ? non. Le fait historique et brutal, démontrant avec surabondance que les disciples de Jésus oublièrent ses préceptes supérieurs et divins, ces disciples, en conséquence, ont forfait à l'esprit de justice en suivant les lois de l'église abusée. Si nous posons la question d'actes odieux, bien nettement, cette solution est rationnelle.

Poursuivons et interrogeons le fait brutal :

La *Biographie Toulonnaise*, t. II, p. 393, prouve, par ce qui suit, l'exécution atroce de ces lois de l'église *abusée* : « *Etienne Gavie de Laveur* fut mis en prison durant le reste de ses jours, pour avoir cousu des peaux qui servaient à vêtir des hérétiques ; c'était son état.

« Un médecin de Sainte Puella, *Pierre Garnier*, fut excommunié pour avoir donné des secours et salué des malades hérétiques.

Arnaud Boaïss, de Montjoie, fut condamné pour avoir donné du pain à des hérétiques.

Guillaume de Serigan, de même, attendu qu'il les avait consolés.

Armangaud de Lonta, fut brûlé, pour n'avoir pas dénoncé son ami hérétique.

« Les tombeaux avaient cessé d'être inviolables ; on faisait le procès à des ossements, à des cadavres à demi pourris qu'on brûlait avec les vivants, tandis que les restes des hérétiques étaient traînés dans les rues, attachés à des crocs et fer. »

Ces applications de peines insensées provenaient des décrets injustes et immoraux, rendus par le *troisième concile de Latran*, qui avait décidé ce qui

suit : « Nous défendons aux fidèles, sous peine d'anathème, c'est-à-dire de damnation éternelle, de recevoir les hérétiques dans leur maison ou leur terre, de les y protéger ou de négocier quelque affaire avec eux. Nous voulons que ceux qui les exploiteraient, ou qui les retiendraient chez eux, ou qui leur prêteraient assistance dans les pays où ils commettent leurs désordres, soient déclarés excommuniés, publiquement, dans les églises... qu'ils soient condamnés par la même sentence, aux mêmes peines que les hérétiques susdits. »

Donc la mort temporelle, le pendant de la mort éternelle, de par ce canon du 3e concile de Latran est appliquée à qui reçoit ou fait manger un hérétique voué à la misère noire; on excluait la pitié, la charité et l'église errait. Elle niait ainsi les principes de la bonne et sainte morale, elle déclarait que les devoirs usuels étaient des péchés contre elle, et cependant, Christ avait dit : *Aimez-vous les uns les autres, soyez un.* Il était venu pour détruire la loi juive, implacable et sans pitié.

De par Innocent III, tout croisé luttant contre les Albigeois ne leur devait plus rien et même, qui leur réclamait son dû, était excommunié ; ce pape ignorait sans doute que, payer ses dettes, est le devoir de tout honnête homme, puisqu'il recommandait aux croisés de narguer leurs malheureux créanciers.

L'Eglise, soi-disant infaillible et autoritaire, disait : « Que ceux qui sont liés par quelques pactes avec les hérétiques, sachent bien qu'ils sont dispensés de tout devoir de fidélité, d'hommage et de respect envers les dits hérétiques ».

Rien n'est plus monstrueux que cette conception infernale ; toute relation devait être rompue et tout devoir n'existait plus, pour un fils à l'égard de son père, pour le domestique envers son maître, dès qu'il s'agissait d'un hérétique !

Pendant plusieurs siècles, ces doctrines néfastes ont prévalu et furent la règle.

Une foule d'hommes fut poussée au mal par ces ordres d'une Eglise *vraiment abusée !!*

Ces principes proclamés au concile de Latran sont admirés par *Rorrbacher*, dans son *Histoire de l'église ;* il approuve le paragraphe suivant, mis en pratique.

« Tous ceux qui se sont engagés à eux (*les Cottereaux*) par quelques traités, doivent savoir qu'ils sont quittes de tout hommage ou serment qu'ils pourraient leur avoir fait ».

La cour papale s'est servi jadis de ce paragraphe, pour attirer ses ennemis dans un guet-apens, les faire périr comme hérétiques, malgré promesses et serments contraires.

Ces faits ont ébranlé l'autorité de l'Eglise devenue faillible. On citera toujours Jean Huss, auquel on avait délivré un sauf-conduit, arrêté et brûlé

sur un bucher. Ce fut exactement comme l'Amiral Coligny, qu'un roi parjure appellait son père en l'embrassant, et qu'il fit massacrer à la Saint-Barthélemy, le lendemain de ses caresses.

Oui sur son siège, ou au confessionnal, le prêtre et le dominicain devaient approuver la conduite d'un serviteur ou d'un fils à l'égard du père, ou du maître réputé hérétique. Actuellement il en est ainsi pour le prêtre orthodoxe qui veut être un fils soumis de l'Eglise catholique et romaine ; il doit trouver respectables les décisions des conciles.

A tout prix, un catholique vrai doit approuver les actes les plus regrettables des papes et des conciles, en les légitimant ; la justice éternelle, immanente en tout, rend responsables ces hommes qui approuvent le mal et le sèment avec habileté.

C'est un fait que la dénonciation d'un parent hérétique est obligatoire, même pour la conscience d'un pénitent actuel, des casuistes le déclarent. Rome veut que les décisions d'un concile, soient saintes et sacrées.

Comprise comme ci-dessus, l'autorité des conciles et des papes conduit l'humanité à des conséquences déplorables.

*
* *

Fleury, l'historien catholique, déclare qu'à Béziers, sept mille personnes, hommes et femmes de tout âge, les enfants sur le sein de leur mère, furent massacrées par ces bandits : « Les pélerins brûlèrent trois cents hérétiques, et par ordre du comte de Montfort, la dame de Lavaud fut jetée dans un puits.

« De même, une dame enceinte, châtelaine de Penne, sans avoir pitié de l'enfant qu'elle portait ; le puits fut comblé de pierre ».

Ce comte de Montfort, célèbre dans les fastes criminels du moyen âge, ce fléau de Dieu, fit le désert partout où il passait, détruisant les celliers, les maisons, les vignes du travailleur de la terre, ruinant la belle province du Languedoc.

Il fallait bien récompenser le zèle de ce comte, ses attentats et ses meurtres prémédités et ordonnés ; en conséquence, le pontife romain accorda à tous les bandits de l'armée de Montfort, une indulgence plénière, entière, et quant à leur chef, il lui fut ordonné de s'emparer des Etats de son ennemi, le comte Raymond de Toulouse, réputé hérétique. Le pape lui donnait ces Etats, comme récompense.

« Il n'est presque pas une seule contrée du monde où ne soient connus tous les efforts qu'a fait l'Eglise (*dit le décret additionnel du deuxième concile œcuménique, IV^e^ de Latran*), et par les prédicateurs et par ceux qui ont pris la croix, pour exterminer les hérétiques de la province de Narbonne et des pays limitrophes. Et, en effet, par la grâce de Dieu et par nos soins, le succès a en grande partie couronné les travaux de l'Eglise, puisque, par suite de l'extermination des uns et des autres, cette province aujourd'hui est heu-

reusement gouvernée par la foi catholique. Le comte Raymond de Toulouse est en conséquence exilé à perpétuité de ce pays... Mais tout le pays est donné et concédé au comte de Montfort, homme vaillant et bon catholique, qui a contribué plus que tous les autres aux succès de cette expédition ».

L'Eglise catholique, apostolique et romaine, a donc sanctionné et récompense un furieux, au fanatisme sanguinaire, qui l'a servie selon ses vues ; Montfort est un nom exécré et si l'Eglise le bénit, la justice immanente et éternelle le condamne, comme elle réprouve le pape et les conciles, pour avoir entraîné au crime des hommes, par multitudes, qui se sont confiés à elle par faiblesse d'esprit et se sont chargés de fautes sans nom.

Donc le comte de Montfort, l'homme sans entrailles, voit ses actes glorifiés et sanctionnés par la déclaration publique du 12e concile œcuménique de Latran.

Les pauvres Albigeois, ces humbles travailleurs, devaient être de bien grands criminels pour être traités ainsi ? hélas, écœurés par les agissements criminels des gens d'Eglise tous intéressés, voluptueux, et prévaricateurs, ils préconisaient la chasteté et, pour les plaisirs matériels, ils avaient une horreur bien réelle ; l'amour de la matière était le principe du mal disaient-ils, l'homme devait toujours s'élever vers les choses supérieures et spirituelles. Tel était leur crime.

Une autre secte, les Vaudois, sœur de celle des Albigeois, était née en Provence au XIIe siècle, et tirait son nom de son fondateur. P. Valdo, ou de Vaux ; ces sectaires étaient en communion de pensées avec les Albigeois, pratiquaient le dédain des choses matérielles et condamnaient les abus révoltants des serviteurs de Jésus. Le roi François Ier, sous les incitations cléricales, fit massacrer ces grands calomniés, si remarquables pour la pureté de leurs mœurs.

Pour ces hautes œuvres d'extermination catholiques, le pape Innocent III, se servit du comte de Montfort qui, non content de brûler ces ultra spiritualistes, savait à merveille inventer les cruautés les plus raffinées. Ainsi, ce seigneur fera plonger dans une mare infecte, pour mieux la faire souffrir, une malheureuse princesse qui pratiquait les doctrines des Albigeois.

De Potter relate, dans son *Histoire du Christ*, t. VI, p. 201 : « Que le premier exploit de Simon de Montfort, fut de faire arracher les yeux et couper le nez à cinquante prisonniers qu'il avait faits sur les Albigeois ; il laissa un œil à l'un de ces infortunés, afin qu'il put reconduire ses camarades dans leur patrie. »

Les canons autorisaient ces atrocités ; aussi, les catholiques pieux, engagés au meurtre et à la dévastation par l'église, prouvaient-ils leur zèle en violant, brûlant, en massacrant, pour obéir aux gens qui s'intitulaient les disciples de Jésus.

« En chaque paroisse, un prêtre et deux laïques bien réputés, seront choisis par les évêques qui leur feront faire le serment de rechercher exac-

tement et fréquemment les hérétiques dans les maisons, les caves et tous les lieux où ils pourraient se cacher ; et, après avoir pris leurs précautions afin qu'ils ne puissent s'enfuir, ils en avertiront promptement l'évêque, le seigneur du lieu ou son bailli...,. Le bailli qui ne sera pas soigneux de rechercher les hérétiques du lieu où il réside perdra ses biens et ne pourra plus être bailli, ni là ni ailleurs.

« La maison où l'on aura trouvé un hérétique, sera abattue et la place confisquée ».

Par ce dernier article, l'inquisition démolissait tout un village, un quartier de ville en entier ; cela était licite, sans s'inquiéter si d'autres maisons se pouvaient ébouler.

Pour accomplir ce métier de Vandales, le bailli n'avait à s'inquiéter que d'un fait : la présence d'un hérétique dans une maison, l'immeuble n'étant pas sa propriété. Qui lui donnait ce droit draconien ? Un légat du pape, qui présidait le Concile de Toulouse en 1229 ; on y publia 45 canons contre les hérétiques, et puis aussi, des canons du Concile de Latran.

Ainsi ma propriété sera rasée, parce qu'un persécuté se réfugiera sous mon toit, et la méchanceté aidant, on renversera un quartier pour apprendre la délation et frapper les esprits par l'exemple terrible.

Les innocents étaient confondus avec les coupables.

Dans *de Potter, histoire du christianisme, t. V. I. P.* 257, on dit : « C'était l'opinion de Cajetan, Navarra, Castro, Mascardi, Louis de Paramo, Tolet, Rojas et d'autres écclésiastiques qui font autorité, que la dénonciation est obligatoire, et qu'ainsi le fils doit dénoncer son père, la femme son mari et le mari sa femme ».

Fr. Suarez, de Trip. Virtu. Theolog. part. II, XX, déclare que la dénonciation est de stricte obligation pour la conscience et même, pour prouver que l'Eglise a raison de vouloir que le père dénonce son fils et le fils son père; il fait le raisonnement suivant : « La loi minime ordonne de tuer son père s'il est ennemi de la patrie ; or, l'hérétique est assimilé aux ennemis de la patrie, car il est l'ennemi de l'Eglise, donc... »

Tels sont ces professeurs de délation et d'immoralité, ces casuistes qui défloreront une nation entière en la forçant, de par le concile de Toulouse, à considérer comme relaps, ou comme suspect d'hérésie, celui qui n'a pas juré de dénoncer ses frères en humanité.

Alors il est bien de dénoncer les siens, de par la loi religieuse abominable et obligatoire, qui fort heureusement n'est pas une loi civile.

L'homme superstitieux, qui accepte toutes ces insanités, humilie sa raison, renonce à tout esprit de fraternité et de justice.

« Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, dit le même concile, se confesseront trois fois l'année à leurs propres prêtres. Celui qui y manquera sera suspect d'hérésie ».

Naturellement, l'homme qui n'obéissait pas allait en prison, aux oubliettes.

« Le paroissien qui n'entendra pas la messe, le dimanche, encourra une amende de douze deniers tournois, dit l'un des canons du même concile. » Cette somme était considérable, jadis.

*
* *

De toutes les vérités historiques établies en ces pages, et de celles que nous avons à relater, il ressort le fait considérable suivant dont nous devons faire le constat : Suivre aveuglément les exigences de l'Eglise autoritaire, c'est sciemment s'égarer et s'entraîner au crime :

Si nous avons la foi absolue et sans contrôle, nous obéirons et nous serons les simples exécuteurs de ces exigences. Tout en croyant plaire à Dieu, nous commettrons le mal :

Et cet esprit du mal a pénétré dans le sein de l'Eglise et l'a perdue en la corrompant ! Donc il faut se méfier de ses lois et de ses ordonnaces, bien méditer sur ce que nous relatons ici pour en tirer cette conclusion inéluctable :

Pour nous régénérer, il faut une nouvelle croyance, scientifique et spiritualiste, fondée en dehors des églises anciennes et représentant *la religion universelle*, conséquemment le *véritable esprit de justice.*

*
* *

Des magistrats civils, des Seigneurs sensés, amis de la libre raison, voulurent, après le Concile de Toulouse et les persécutions furibondes qui en furent la suite, s'opposer à la dévastation des propriétés et des territoires. L'Eglise fit alors décider au 12e concile œcuménique : « Que les magistrats civils seront exhortés et, s'il le faut, forcés à exterminer les hérétiques. Le Seigneur qui refusera de purger ses terres des hérétiques sera excommunié et cédera sa place à un autre ».

Les dénégations des catholiques, sur ce point capital de responsabilité, sont donc ridicules et sans fondement ; l'église est bel et bien justiciable de tout ce qui précède, les papes l'ont exigé.

Tout ce qui suit le vient confirmer. Que nos lecteurs en prennent bonne note.

La chronique de Vérone dit que les meilleurs citoyens de la ville, au nombre de 60, furent brûlés comme hérétiques ; la condamnation que leur infligea *Jean de Vicence*, le célèbre dominicain, en 1223, donna ce résultat terrible !

En 1233, en présence du roi de Navarre, de l'archevêque de Reims, des évêques de Verdun, de Troyes et de Châlons, à Montvimert en Champagne on brûla cent quatre-vingt-trois citoyens.

Le IX canon publié par le Concile de Narbonne, en 1235, déclara que les hérétiques ne trouvant plus de prisons pour les contenir, il fallait en bâtir de nouvelles, mais qu'on ne trouvait plus ni mortier ni pierres ! cela n'était point étonnant si nous considérons le Canon XXIV de ce même concile.

Or, ce Canon admettait que des hommes tachés d'infamies, ou de crimes, ou complices des personnes qu'ils accusaient, pussent déposer et témoigner.

Le XXII canon obligeait à ne jamais dévoiler le délateur ; ainsi, dans les familles et dans la société, chacun livrait son parent, un ennemi, une personne dont on convoitait le bien.

Sous l'empire de mauvais esprits déchaînés par les Conciles catholiques, le sang ruisselait.

Huit cent mille citoyens de l'Andalousie et de Grenade, les savants Awerhoïstes vers lesquels se portaient tous les hommes intelligents de l'Europe, pour mieux connaître en philosophie, en mathématiques, en géométrie, en histoire et en linguistique, en astronomie, les Awerhoïstes, dis-je, fils du judaïsme et qui ne voulaient pas l'être du catholicisme, furent chassés d'Espagne par le roi Ferdinand, sous les excitations de la cour romaine, en l'an 1492.

Ce fut pour l'Espagne, une perte intellectuelle et matérielle de premier ordre, et pendant ce triste exode, une foule d'Awerhoïstes mourut ; l'élite de ces savants fonda en Angleterre, en France, en Italie, etc., de grandes universités restées célèbres.

Le pape Gerbert, ce savant, était un élève du sage Awerhoës.

Philippe II, roi d'Espagne, incité par les archevêques de Valence et de Tolède, chassa à son tour de l'Espagne 100.000 familles mauresques, travailleurs de la terre hors ligne, et commerçants, qui moururent en route de misère, de douleur, de faim.

Tandis que la soldatesque violait les femmes sans défense, et que les matelots assouvissaient leurs passions brutales et érotiques, les hommes étaient massacrés par leurs conducteurs. Tel était l'état mental pitoyable de l'Espagne.

Nous ne compterons pas les victimes de Malte, de Sardaigne, d'Oran, de Carthagène, de Sicile, de Lima, du Mexique, pays divers où les tribunaux de l'Inquisition furent sans pitié ; nous ne tenons ordre que des victimes faites dans la péninsule Ibérique seule ; or, *Dom Llorente* qui fait foi, tout en étant un fidèle catholique et en atténuant ses chiffres, déclare que, depuis son institution, l'inquisition a condamné trois cent cinquante mille personnes ; 300.000 rigoureusement pénitentiées ; 32.000, brûlées réellement ; tandis qu'il y eut 17.500 personnes grillées en effigie.

Sous le règne du petit-fils de Louis XIV, *Phillippe V*, au XVIII^e^ siècle, en dehors des colonies et pour l'Espagne seule, il y eut 782 autodafés !!

Avec ses colonies, l'Espagne a martyrisé près d'un million de ses sujets.

Citons *Armand de Brescia*, qu'*Adrien IV*, le doux pape, fit déterrer pour jeter ses cendres dans le Tibre, l'ayant préalablement brûlé vif ; il ne voulait pas, que pour en faire des reliques, son peuple recueillit les restes de ce juste, de ce réformateur politique et religieux. Ce fait eut lieu en 1155.

Il y aurait de longues pages à écrire sur les masses de Bretons et de Gascons, pourchassés comme des bêtes fauves, en 1120, et massacrés comme étant de la secte des *Prétrobrusiens*.

En l'an 1160, à Cologne, à Lyon, en Angleterre, *les Publicains* furent brûlés.

En 1179, une guerre sans merci, à l'aide du fer et du feu, fut faite aux *Coterelles* et aux *Triaverduns* ; le 3e concile général de Latran en avait ainsi ordonné.

En somme, ces sectaires, las de leurs tourmenteurs ecclésiastiques, modifiaient leur enseignement dans un sens plus large de liberté et de sage adoration du Père des hommes. C'est ainsi que le Concile de Paris, en 1210, livra aux flammes, à Paris et à Arles, les disciples *d'Amalric* et que, en 1184, le Pape Luce III avait fait massacrer les *Frères humiliés*.

L'Inquisition italienne travaillait ferme ; elle fesait brûler les *Passagini*.

En 1297, *Boniface VIII* condamnait au feu les *des Beguins* et *des Fratricelli* ; le chef de ces doux sectaires, *Jean-Pierre*, fut déterré par les ordres du Pape Jean XXII, et ses cendres semées au vent.

Gregoire IX, en 1230 ; *Innocent IV*, en 1244, et plusieurs conciles présidés par des papes, firent périr sur des bûchers d'innombrables juifs ; en 1307, les *Duscinistes* furent livrés aux flammes, après avoir été écartelés, et, à Bologne, le professeur de philosophie, *François d'Ascoli* fut brûlé.

En 1320, le pape *Jean XXII* fit pendre les *Pastoureaux*. Les *Turlupins* que, par un scrupule qui les honore, les tribunanx de Lorraine avaient refusé de faire périr et cela, malgré les ordres inquisitoriaux, furent forcés de les exercer par le Pape *Grégoire XI*, qui pouvait disposer de leur vie et de leurs biens, s'ils n'obéissaient ; c'était en 1373.

Boniface IX, en 1400, fit détruire *les Flagellans* qui pullulaient en Italie et en France, et qui, dans la Lorraine, jadis, vers 1340 et 1350, eurent à supporter des affres inouïes, vraiment papales, confiées à qui de droit ; c'est-à-dire à des monstres humains.

Lisez attentivement l'histoire et vous serez convaincus, avec bien des auteurs ecclésiastiques, que ces sectes, dites abominables, pratiquaient avec une haute sérénité la morale la plus élevée, reconnue très pure par de sages partisans de l'Eglise catholique ; on était exaspéré de leurs critiques, quant aux vices des représentants mitrés du Christ.

Les prêtres et les moines ne pouvaient pardonner leurs justes et vives remarques contre le despotisme sanguinaire des conciles et des Papes.

Et cependant, le *cardinal Sardonnet*, le saint-père *Pie II* en 1463, et bien d'autres, ont écrit que *ces sectaires n'avaient qu'un but supérieur*.

Nous poursuivons cette étude nécessaire et capitale, dans ce but : initier les spirites à la série d'actes prémédités par les papes et les Conciles qu'ils ont inspirés, pour détruire la liberté de conscience et la plus simple expression de résistance à leurs actes arbitraires.

En compulsant ces faits historiques de compressions féroces, seul idéal de l'Eglise pour gouverner des cerveaux savamment atrophiés, nous présentons aux esprits qui savent commenter toutes choses, froidement, le meilleur mode pour juger rationnellement de la religion catholique, apostolique et romaine, et des fictions sur lesquelles elle repose.

Pour un élève d'Allan Kardec, cette synthèse était un devoir sacré. Elle expose qu'après l'Eglise juive, l'Eglise papale doit s'éteindre peu à peu, laisser la place à un autre ordre d'adoration du Père, comme l'ont prévu les prophètes, comme l'a voulu Jésus de Nazareth, comme l'ont compris les Pères indépendants de la chrétienté et les serviteurs profondément religieux de la vérité éternelle.

Le fanatisme a voulu justifier toutes les horreurs préméditées et exécutées par les papes et les conciles ; nous en avons prouvé l'inanité.

Spirites et spiritualistes, préparons avec esprit de suite et sagesse l'avènement de *La religion*.

Que la nouvelle adoration du Père soit, en vérité, l'union de la science, de la plus haute fraternité, de la responsabilité absolue des actes, du véritable esprit de justice, si nous voulons que *La religion* devienne *universelle*, en embrassant tous les autres cultes.

A notre tour, pour mieux justifier cet avènement, dans un dernier article, nous mettons à néant les plaidoiries des fanatiques quant aux dols, dénonciations, incendies et autodafés voulus par la théocratie romaine.

Cet acte indispensable, accomplissons-le avec quiétude d'esprit.

P. G. LEYMARIE.

LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES

CHAPITRE XII (*Suite*).

LA VIERGE FINNOISE

La Vierge Finlandais Luonnotar, crée et féconde ; et son fils Waïnamoïnen jette le germe divin sur toute la nature.

Voici la légende de Waïnamoïnen chantée par un vieux Barde (1).

« Waïnamoïnen dirige ses pas à travers l'île située au milieu de la mer à travers la terre dépouillée d'arbres.

« Il vécut de longues années sur cette île sans nom, sur cette terre stérile.

« Et il pensa dans son esprit, il médita dans son cerveau : Qui viendra maintenant ensemencer le champ, qui le remplira de germes féconds.

(1) IN KALÉVALA, *Deuxième runo*.

« Pellervoinen (1), le fils des champs. Sampsa (2), le jeune garçon, voilà celui qui ensemencera le champ et qui le remplira de germes féconds.

« Et soudain, il se mit à l'œuvre, il versa la graine sur les plaines et sur les marais, sur les talus de terre molle et sur les espaces rocailleux.

« Il sema les pins sur les collines, les sapins sur les hauteurs, les bruyères sur les grèves ; il planta les vallées de jeunes arbrisseaux.

« Puis il remplit les lieux humides de bouleaux, les lieux sablonneux d'aunes, les endroits frais de peupliers, les terres arrosées de saules, les terres sacrées de sorbiers, les terres mouvantes d'osiers, les champs arides de genévriers, les bords de rivières de chênes.

« Et les germes poussèrent ; on vit les branches se déployer avec leurs cimes fleuries, les pins avec leurs couronnes touffues, les bouleaux et les aunes avec leur verdure ; on vit les peupliers et les genévriers s'élever et se couvrir de beaux et savoureux fruits. »

Nous n'insisterons pas davantage sur la Vierge Luonpatar, mais il nous sera bien permis de dire qu'elle est presque identique à celle de toutes les autres légendes, qu'elles viennent du Midi ou du Nord, de l'Orient ou de l'Occident.

HERTA

La déesse des Germains

Nous savons fort peu de choses sur cette déesse ; son nom signifie *Déesse de la Terre* et chez les Germains de même que chez les Scandinaves, elle représentait la *Force créatrice* par excellence. C'était la Reine des sphères célestes, la Mère de l'Univers animé et inanimé, la *Matrice d'or* de la Mythologie Hindoue dans laquelle, Dieux, hommes, tous les êtres ont pris naissance.

Le culte qu'on rendait à Herta ne nous est point connu, mais sans crainte de se tromper, on peut penser qu'il ne différait guère de celui que les Hindous rendaient à Addha-Nari, la Mère Universelle. Nous savons qu'il y avait deux centres principaux de son culte ; l'un dans l'île de Rugen, située dans la Baltique et l'autre dans la Forêt Hercinienne.

Relativement à son culte, nous savons qu'il était desservi par des Prêtresses et que celles-ci étaient secondées par des Bardes qui chantaient des hymnes dans les cérémonies religieuses.

INA

La vierge-mère océanienne

Une légende nous apprend que le Grand Dieu Océanien Ihoiho, quand il voulut passer de l'inactivité à l'activité (sortir de son repos) pour rendre

(1) (2). Noms de Wainamoïnen, comme protecteur des champs.

l'existence à l'Univers, divisa son corps en deux parties : l'une mâle dénommée *Taaroa* et l'autre femelle : *Ina*.

De l'union de Taaroa et d'Ina naquit *Oro*; ce qui nous donne la Triade Océanienne.

Ina a donc été en Polynésie la *Matrice d'or*, de laquelle sont sortis tous les êtres, aussi la nomme-t-on *La mère Universelle*.

En ce qui concerne le culte d'Ina nous n'en connaissons rien, il a disparu avec le grand continent polynésien, sur lequel il s'était révélé.

Ina pour la représenter n'a laissé sur quelques îles et sur quelques récifs que son fils Oro, qui n'a pour adorateurs que les fidèles qui ont pu se sauver du grand cataclysme. Encore faut-il ajouter pour être exact, les fidèles que lui ont laissé les Prédications des Evangélistes, des Anglicans, des Quakers, des Protestants et autres sectes.

IZA

La vierge-mère japonaise

Quand les Bouddhistes furent chassés de l'Inde par les Brahmanes, tous les pays d'Extrême-Orient se rallièrent successivement à la Doctrine de Sakya-Muni, de Bouddha, qui avait pris naissance dans l'île de Ceylan; aussi est-il bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des matériaux certains, authentiques, pour reconstituer les croyances primitives des religions de ces pays d'Orient qui se nomment : Birmanie, Siam, Annam, Cochinchine, Indo-Chine, Thibet, Chine et Japon. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le Brahmanisme ancien a dû à une certaine époque composer le fond commun de l'ancienne Asie; ajoutons cependant qu'au Japon, il existe une secte indépendante du Bouddhisme qui paraît avoir conservé intactes les sources, d'où sont sorties les croyances génésiques de l'Inde antique et de la Polynésie.

Nous allons résumer l'antique genèse du Japon d'après l'ancienne Doctrine du Sinsyou dénommée *Kami-not-Mitsi*, c'est-à-dire la *Voie des Dieux* ou l'*Echelle progressive des Etres*.

D'après cette doctrine, un Dieu Suprême, n'ayant pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin sortit du chaos primitif pour passer de l'inaction à l'action et se révéler pour la création.

La Doctrine du Sinsyou est basée sur l'Unité dans la Trinité, sur la révélation et sur l'incarnation divine. Elle admet aussi un principe féminin dans la Divinité, *Une mère Universelle* du sein de laquelle sont sortis tous les Etres; ce principe est dénommé *Iza-na-mino-mikoto*.

Le culte d'Iza, la Grande Iza, comme l'appellent les Japonais, s'est conservé jusqu'à nos jours dans toute sa pureté; son symbole est le feu et depuis les temps préhistoriques, un Collège de Prêtresses présidé par une fille même du Mikado, garde dans le temple d'Isye les lampes sacrées, constamment allumées.

La présidente du Collège des Prêtresses est dénommée *Iaï-Kou*, c'est-à-dire *Souveraine céleste*.

Si nous étudions la théogonie de la Doctrine Sinsyou, nous voyons que le Dieu Suprême. *Ame-no-mi-naka-nusino-Kami*, mot composé qui indique l'éternité et la puissance du Dieu, n'est pas le Créateur direct de l'Univers comme le Iyans de l'Inde et le Ihoiho Polynésien ; il dédouble son corps en deux parties, l'une mâle nommée *Iza-na-mino-nikoto*, l'autre femelle, *Iza-na-mino-mikoto*.

Iza-nagi dit à Iza-nami : « Vois l'immense étendue des eaux, qui bouillonnent autour de nous, il faut en faire sortir la terre habitable. »

Alors le Dieu, plongeant dans l'abîme des eaux, souleva avec une lance d'or, des masses de boue qui constituèrent les différentes îles qui formèrent le Japon.

La première île qui fit son apparition fût *Onok-oro-Sima*, aujourd'hui dénommée *Kiousiou*.

D'après le voyageur Siebold, la plus vaste des îles Japonaises : le Nippon, n'aurait été à l'origine, quand elle apparut au bout de la lance divine, qu'un tout petit îlot qui lors d'un cataclysme diluvien se serait considérablement agrandi ; c'est ce même cataclysme, qui aurait submergé le continent Polynésien et amené sa séparation d'avec l'Asie.

Une autre légende nous apprend que le Déluge, auquel nous venons de faire allusion, eût lieu pour détruire les premiers hommes d'une race qui étaient devenus mauvais, parce qu'ils avaient oublié leur créateur ; aussi pour racheter ces hommes Iza-nagi, le principe mâle de la Divinité, s'incarna dans le sein d'une femme de la terre, d'une *Vierge mortelle* et vint gouverner le Japon sous le nom de *Zin-mouten-Wou* ; c'est lui qui fonda le culte primitif qui donna des lois aux Japonais et fit refleurir sur la terre toutes les vertus. Sa mission une fois accomplie, il remonte aux cieux pour rejoindre sa compagne Iza-Nani, mais après avoir laissé un fils sur la terre qui devint la souche des Mikados ou Chefs religieux du Japon.

Ching-mou la Sainte-Mère

Chez les Chinois, on nomme la Vierge-Mère *Ching-Mou*, c'est-à-dire la Sainte-Mère, la mère de la parfaite intelligence. Ils la représentent généralement tenant par la main son enfant ou le portant sur ses genoux. La mère a la tête voilée par une sorte d'écran de soie et les deux personnages (mère et enfant) ont la tête nimbée (auréolée) et, fait digne de remarque, cette représentation figurée est presque constamment placée dans une niche pratiquée dans le mur, situé derrière l'autel. Or dans les Eglises catholiques, la chapelle de la Vierge est presque toujours placée derrière le maître-autel de la nef, au chevet de l'Eglise.

Avant de terminer cette courte note sur la Vierge chinoise, disons qu'on a nomme aussi *Léou-niu-mi*, terme qui signifie littéralement Vierge qui

porte sur sa tête des Epis; la Déméter des Grecs ainsi que toutes les vierges aux épis pourraient donc tirer leur origine de la Vierge chinoise, de Ching-Mou!

Nous pensons qu'il sera utile de mettre ici sous les yeux de nos lecteurs une courte étude que notre collègue le baron Textor de Ravisi a présenté au Congrès des Orientalistes (1) : « Je ferai remarquer, a dit notre collègue, que le dogme de la *maternité inalegri,v* c'est-à-dire miraculeuse est accrédité dans la plupart des rellgions anciennes et modernes.

(1) Première session, Paris 1873.

« Ce qui caractérise en Chine le dogme de la « Vierge-Mère » ou Ching-Mou, c'est que si ailleurs il est à l'état d'exception miraculeuse, là on en trouve une multitude d'exemples. Ailleurs, il ne s'applique qu'à la mère du Rédempteur-Dieu : là c'est non seulement à la Mère du Saint (*Chiny-jin*), à la Mère du Fils du ciel (*Tien-tsie*), mais encore à des mères de dieux et de demi-dieux, voire même de héros et de grands hommes.

« Du reste dans tous les temps et chez tous les peuples, la virginité a été considérée comme un état sublime et saint.

« Des sybilles, pensaient les païens et avec eux les juifs et les chrétiens, avaient reçu de Dieu le don de prophétie, en récompense de leur virginité.

« Je ne rappellerai pas ici les hommages publics qui ont été rendus dans l'ancienne Europe aux vierges païennes (sybilles), vestales, druidesses, velléda), ni le respect où le christianisme a tenu nos vierges religieuses et laïques. Mais j'ajouterai que nous ne croyons pas assez à la vénération dont la véritable Vierge était et est encore l'objet dans la Société Asiastique.

« L'antique loi de Manou par exemple, déclare que les cérémonies pour les mariages ne regardent que les vierges, les femmes qui ne le sont pas, étant exclues de toute cérémonie légale.

« Non ! chez les anciens peuples de l'Asie, la virginité n'était pas en opprobre comme plusieurs l'ont pensé ; seulement le mariage étant l'état naturel de l'homme, la virginité n'était comprise qu'à l'état d'exception, exception que la dissolution des mœurs et l'excitation du climat rendaient tellement nominale, qu'elle était réputée vertu inaccessible à la faiblesse humaine et même à la perfection divine ; c'était, si l'on peut parler ainsi, une vertu *extra-divine*.

. . . . . .

« Les Brahmanes eux-mêmes, ont enseigné et continuent d'enseigner que lorsqu'un Dieu daigne descendre sur la terre sous une forme humaine pour consoler ou sauver les hommes, il s'incarne dans le sein d'une Vierge.

« Je ne suivrai pas ici le dogme de la maternité virginale dans l'Inde, c'est-à-dire dans les religions Brahmanique et Bouddhique, mais je rappellerai seulement que ce dogme se trouve dans les traditions et dans les écritures de tous les peuples.

« Les prêtres égyptiens enseignaient l'antique prophétie du Rédempteur

attendu, de la maternité virginale et de la femme devenue féconde par le souffle de Dieu. C'est d'après eux que les Grecs et plus tard les Romains ont inventé plusieurs fables ou mythes de ce genre dans leurs mythologies.

« Les Druides vénéraient la Vierge, mère du futur libérateur. Admirable symbole : la femme était représentés les *yeux fermés* (ce qui indiquait qu'elle n'était pas née encore). mais l'enfant qu'elle portait dans les bras avait les *yeux ouverts* (ce qui indiquait que l'enfant à naître était déjà né), c'est-à-dire le Verbe éternel !

« Les Chinois attribuent également une Vierge-Mère à *Heoutsi*, chef de la dynastie des *Tchesu*, et le livre sacré des Vers chante la pureté et la sainteté de cette vierge nommée *Kiang-Youèn*, celle qui fut à l'origine la Mère du peuple, dit ce recueil vénéré des antiques poésies, ce fut *Kian-Youèn*. Comment donna-t-elle le jour au peuple? Elle dompta ses passions, elle offrit des sacrifices au ciel (*tien*), afin de ne pas demeurer sans enfant.

. . . . . .

« L'Empereur Khien-loung, dont Voltaire a célébré les talents poétiques, a écrit en *Mandchou*, un poème célèbre en Chine, dans lequel il insinue que le chef de sa dynastie avait reçu le jour d'une Vierge. « C'est là, sur cette montagne fortunée, qu'une Vierge céleste, sœur cadette du Ciel ayant goûté d'un fruit que la plus éclatante des couleurs faisait remarquer entre tous les autres, conçut après l'avoir avalé, et devint mère d'un fils célèbre comme elle (1).

Nous terminerons ici, ce que nous devions dire des Vierges-Mère ; le lecteur pourra remarquer que nous n'avons parlé que subsidiairement de la Vierge-Marie du catholicisme, ce n'est pas un oubli de notre part, mais nous avons pensé qu'il était inutile d'aborder un sujet aussi connu de tous les lecteurs.

Les hommes nés d'une Vierge

A propos de la Vierge Chinoise, nous donnerons dans ce paragraphe le nom de quelques hommes illustres nés de vierges.

Les anciens livres chinois nous apprennent que généralement tous les anciens fils du Ciel, dans les temps héroïques, sont nés d'une *Vierge* !

C'est même à cause de cela que le *Choue-ven* (2) expliquant le caractère *Ling*, qui est formé de *Niu*, *vierge* et de *Seng enfanter ou naître d'une vierge* s'exprime ainsi : » Les anciens saints et les hommes divins étaient appelés les *Fils du ciel*, parce que leurs mères les avaient conçus par la puissance du *Tien* (ciel) et c'est à cause de cela que ce caractère est composé de deux mots, dont l'un signifie *Vierge* et l'autre *enfanter*.

Un philosophe chinois qui vivait vers le temps de Confu-tsé (551 av. J. C.)

(1) *Eloge de Moukden*. page 13.

(2) Dictionnaire dans lequel sont expliqués 550 caractères chinois et leurs dérivés!

nous dit aussi que les *Anciens* ou *Saints*, n'ont pas de père, parce qu'ils naissent par l'opération de *Tien* (ciel) Lopi (1) prétend « qu'il n'y a personne qui ne convienne que les Anciens rois *Heou-tsi* et *Sie* ont été conçus sans père ».

« Heou-tsi et Sie, dit *Echa-hi* (2) ne sont point nés selon la voie ordinaire, mais ils ont été produits miraculeusement : c'est pourquoi il ne faut pas parler d'eux d'après les notions vulgaires. »

De son côté Son-Tong-Do dit : que l'homme divin naît d'une manière toute différente des autres hommes, il n'y a là rien qui doive nous étonner.

Les lignes qui précèdent sont confirmées par ces paroles des interprètes du Si-Kiang : « Comme il est né sans semence humaine, il est évident qu'il a été produit par le ciel. »

On pourrait écrire un gros volume sur les naissances dites *Saintes* des grandes hommes et des empereurs de la Chine, qui sont nés, dit-on, *par miracle* !... (sans semence).

Voici quelques noms : La mère de *Foudhi* le conçut en marchant sur la trace des pas d'un géant.

Chinong fut conçu par l'entremise d'un Esprit qui apparut à sa mère.

La mère de *Hang-ti* conçut par la lueur d'un éclair et d'une lumière céleste dont elle fut environnée.

La mère de *Yao* par la clarté d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe.

La mère de *Yu* par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein et qu'elle absorba... etc., etc., car presque tous les chefs des dynasties chinoises sont nés d'une vierge d'une façon miraculeuse.

Mais les Chinois ne sont pas seuls à avoir affirmé le fait qui précède.

Chez tous les peuples, on pourrait mentionner de même des héros, des grands personnages ou dignitaires dont l'origine était *divine* puisque cachée, puisqu'on ne leur connaissait pas de père, ou que celui-ci était censé Dieu !

Plutarque admet (3) que le *souffle* de Dieu peut à lui seul rendre une femme féconde. »

Dans un autre de ses ouvrages (4) le même auteur nous dit que « les Egyptiens pensent qu'il n'est pas impossible que l'esprit de Dieu puisse s'approcher d'une femme et que par sa vertu (puissance) il ne fasse germer en elle ses principes de génération. »

En Grèce, nous voyons naître de vierges : Orion, Neptune, Mercure, Erichthon, Vulcain, Mars et autres personnages.

(1) Lopi vivait sous les Song, vers l'an 1170 de notre ère.

(2) Historien et philosophe qui est mort vers l'an 1200 de notre ère.

(3) *De Iside et Osirid.* p. 92 de l'édit. in-fol. 1624.

(4) Vie de Numa, tr. fr. page 316.

Platon naît de Périctone encore vierge; Homère naquit d'Orithéïs qui malgré cela resta vierge.

Xeusippe fils de Cléarque, sœur de Pluton, dans l'éloge qu'il fait de son oncle et Anoxilide dans le second livre de sa *Philosophie*, affirment que Périctone, mère de Platon. avait reçu les caresses d'une entité astrale qui n'était rien moins qu'Apollon même. Ce Dieu jugeait indigne de donner au philosophe, une autre mère qu'une vierge.

Timée nous apprend que la fille de Pythagore avait désiré rester vierge pour présider à la danse des jeunes vierges et leur enseigner aussi les règles pour pratiquer la chasteté.

Devant de nombreux faits qui démontrent la naissance de personnages illustres de vierges sans aucun rapport avec des hommes (Alexandre-le-Grand par exemple est né ainsi) il n'est pas permis de ne pas se rappeler le texte de Saint-Luc (1) :

« *Spiritus sanctus superveniet in te et virtus altissimi obumbravit tibi* ? »

Ce qui précède a été admirablement exprimé sous une autre forme par un théosophe anglais M. Leadbeater (2) : « Et fut incarné (le christ) du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, c'est-à-dire l'essence monadique étant déjà descendue des cieux, se matérialisa en prenant un vêtement de matière visible et tangible déjà préparée à la recevoir par l'action du troisième logos sur ce qui sans lui, serait une nature vierge ou improductive.

« Le nom de vierge a été fréquemment appliqué à la matière atomique des différents plans, parce que dans cette condition elle ne peut, par son propre mouvement, entrer dans aucune espèce de combinaison, et rester ce qu'elle était, inerte et improductive. Mais elle n'est pas plutôt électrisée par la projection de l'énergie du Saint-Esprit qu'elle entre en activité, se combine en molécules, et génère rapidement la matière des sous-plans inférieurs. C'est de cette matière vivifiée par cette première projection que sont composées les innombrables formes qui sont animées par l'essence monadique.

« Le second Logos prend une forme non seulement de la matière « Vierge », mais aussi de la matière qui est déjà vivante et palpite de la vie du troisième Logos, de sorte que la vie et la matière l'entourent comme un vêtement et en toute vérité « il est incarné du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. »

« Ici encore la tendance à tout matérialiser a donné naissance à une idée toute différente par une altération du texte presque insignifiante, grâce à l'insertion d'une simple lettre, car dans la forme primitive le nom n'est pas *Maria*, mais *Maia*, qui signifie simplement mère. »

Voilà, selon nous, une explication peu banale de ces Vierges mère qui figurent comme nous l'avons dit dans la mythologie des diverses religions qui ont couvert et couvrent la surface de la terre.

(*A suivre*) J. MARCUS DE VÈZE.

(1) Ch. I. V. 37.

(2) *La Revue Théosophique*, page 68, année 1899.

SORCELLERIES

SES RAPPORTS AVEC LES SCIENCES BIOLOGIQUES (1)

L'ouvrage de M. le Dr Regnault, médecin de la marine, qui porte ce titre se recommande aux lecteurs par d'autres mérites. En dépit de son apparence impartiale et de sa débonnaire allure, ce livre pourrait bien élargir, au flanc de la muraille dont s'abritent nos Mandarins, la brèche que d'autres ont ouverte. Toujours est-il que les érudits trouveront leur compte dans la première partie, qui peut passer, même après les écrits de Sprenger, Bodin, Lancre, Michelet, Paul Richer et Jules Bois, pour l'un des bons résumés historiques que nous ayons eus jusqu'ici sur cette riche et obscure matière.

La seconde partie est plus spécialement scientifique et critique. Après avoir constaté que la foi aux sortilèges se retrouve chez tous les peuples, à quelque race et à quelque religion qu'ils appartiennent, l'auteur se demande si cette croyance, qui est universelle, est aussi universellement erronée ; ou si plutôt elle ne correspondrait pas à certains faits réels, sous le revêtement séculaire des légendes invraisemblables ou absurdes dont l'imagination populaire s'est complu à les affubler. Avec une prudence qu'il convient de louer, notre auteur déclare qu'il évitera le plus possible de se prononcer soit pour, soit contre la réalité des sortilèges et des maléfices, dont il se propose de traiter en analyste objectif et impartial.

Très intéressé et, je crois, très amusé (cela perce sous l'imperturbable sérieux de la forme), par les surprenantes consultations qu'il est allé demander aux sorciers, aux prêtres occultistes, dont Paris, Lyon, d'autres villes encore, possèdent, paraît-il, des échantillons ; aux spirites des différentes confessions (2), aux mages enfin, dont il recueillit pieusement les témoignages, M. Regnault nous promène, avec un plaisir que nous partageons, dans ces milieux grouillants, inquiétants et bizarres. C'est chez les médecins, comme il convenait, que l'enquête se termine. La conclusion, jusque-là prudemment ajournée et comme contenue par le savant auteur, c'est que la sorcellerie, *au fond*, est *réelle*. Sans doute, une bonne partie des faits qu'il relate peuvent aujourd'hui s'expliquer à l'aide des lois de la *suggestion*, naturelle ou hypnotique, dont M. Pierre Janet fait précisément, à cette heure, l'objet de très savantes leçons au Collège de France. Mais il semble bien que pour l'interprétation des autres faits, non moins certains et plus topiques encore, l'on doive admettre l'*action à distance*, la télécinésie ou la télépathie. Cette action, s'il fallait en croire la tradition et les légendes

(1) Voir la *Revue* de juin 1899.

(2) A ce propos, on nous permettra de signaler une excellente publication mensuelle, la *Revue spirite*, organe des Kardécistes et des investigateurs, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

populaires, se serait de tout temps exercée, aux mains des magiciens, des envoûteurs, des jeteurs de sorts ; c'est elle encore que de nos jours, après Mesmer et Cagliostro, les magnétiseurs ont, dans une faible mesure, cherché à rajeunir.

Dès lors, que faire, quelle thérapeutique adopter, pour prévenir, enrayer, neutraliser les maléfices ? Tout simplement, répond l'auteur, résoudre un problème de *dynamite mentale* : trouver d'autres suggestions, dégager d'autres énergies assez efficaces pour contrebalancer les influences malfaisantes. On connaissait, en théologie, l'antagonisme des bons et des mauvais génies, des démons tentateurs et des anges gardiens ; la lutte de Caliban et d'Ithuriel ; les savants décrivent aujourd'hui les moindres phases de ces luttes intestines qui mettent aux prises, sur tous les champs de bataille de l'organisme, d'une part, les microbes pathogènes, et de l'autre, les bienfaisants phagocytes, — ces derniers, heureusement pour nous, réussissant d'ordinaire à réduire les premiers à l'impuissance en les digérant. Il y a plus : armés des lumières de la chimie organique, ils nous disent les effets désastreux des toxines, neutralisées, dans l'intimité des tissus vivants par des antitoxines, que sécrètent, comme à point nommé, nos cellules, sans que nos pauvres consciences, que l'on dit pourtant si clairvoyantes, aient seulement pu soupçonner toute cette cuisine intime et mystérieuse ! L'explication fournie par M. le Dr Regnault nous paraît du même ordre, Qu'il veuille bien nous pardonner encore de pousser un peu plus loin : ne reconnaissez-vous pas, dans sa théorie, telle que nous l'avons exposée, d'antiques, de vénérables croyances, cent fois réfutées, mais toujours renaissantes, comme ces *ombres* qu'Enée pourfendait à grands coups mais qui se reformaient derrière lui sur la route des Enfers ? Les contes de fées dont on berça notre enfance ne disaient guère autre chose, en somme. Seulement nos chères et naïves mères-grands, lorsqu'elles avaient à nous conter *Peau d'Ane*, *la Belle au bois dormant*, ou l'*Oiseau bleu*, se servaient d'autres mots que les docteurs de Nancy ou de la Salpétrière. Serait-il vrai que l'humanité n'invente plus rien, et que les novateurs les plus audacieux se contentent, ou peu s'en faut, d'appliquer des vocables nouveaux à de très vieilles choses ? Au sortilège, que l'on oppose le sortilège ; à maléfice, maléfice et demi ! Seulement, de nos jours, c'est tout de noir habillés, et décorés à la boutonnière, que nos morticoles, modernes magiciens, ont entrepris d'exorciser *secundum artem* le pauvre enchanteur Merlin, tant déchu de son antique prestige, depuis qu'il s'avisa de quitter le bonnet pointu ou la robe constellée du Petit Albert.

On put espérer un moment que Papus, qui est médecin, et le Sâr, qui n'était que dentiste, en relevant la profession, restaureraient le costume ; mais le mariage en les embourgeoisant, paraît avoir décidément détourné les derniers sorciers dans une voie nouvelle, sans poésie, sinon sans profit. Aujourd'hui, du fond de leurs cliniques, — où le buste du vieil Esculape

regarde de ses yeux blancs leurs papiers bien rangés, — Tismet de Lancre, ou, qui sait ? M. le Dr Regnault lui-même, paralysent par de scientifiques formules, les ténébreux effets du marc de café, conjurent les sorts ou dénouent les aiguillettes méchamment fermées par des envoûteurs de Bodinière, pâles héritiers des sages d'Horace, des sorcières de Macbeth et des suppôts du sabbat. Nous avons laïcisé cela comme le reste. Mais pour le fond, rien de changé. Oh ! le beau temps, le doux pays, où le merveilleux, chassé par la porte, entre aussitôt après, en tapinois, par les fenêtres !

Mais, insinue le Dr Regnault, l'essentiel n'est pas tant d'expliquer que de rassurer, et, s'il se peut de guérir : « Il arrive un moment où toute puissance matérielle venant à manquer, on doit employer *l'effort moral, par tous les moyens propres à le susciter* :

« ... *Dolus aut virtus, quis in hoste requirat* ? »

— J'entends bien. Mais il me reste un doute : quel esprit vraiment libre et curieux sacrifiera sans un regret le souci de la recherche spéculative, l'amour de la culture haute et désintéressée, à l'idéal étroit et immédiat du thérapeute et du guérisseur à tout prix ? Pourtant, dira-t-on, la médecine est un métier, avant tout ! Je voudrais, pour son honneur et son avenir, qu'elle fût autre chose. L'art médical, à mon sens, est bien malade, qui subordonne l'investigation théorique au petit bonheur des inspirations du moment, les méthodes raisonnées aux recettes empiriques et utilitaires. Quand je disais au début de cette étude, que le Dr Regnault, stratégiste artificieux, travaillait, lui aussi, mais par dessous, en sapeur, à déboulonner les vieux dogmes, à démolir la science officielle !

(Tiré de la *Revue du Siècle*).

A. Moulin, *Professeur de philosophie à Paris.*

SCHISME LATENT

Tiré du *Journal de Laval.*

Le clergé catholique français subit, en ce moment, une crise terrible et sur les dangers de laquelle, dans le monde religieux, on n'est rien moins que rassuré.

En ces dernières années, de nombreuses défections se sont produites dans ses rangs, dont quelques-unes ont fait un certain tapage. Or, ce mouvement de désertion semble encore devoir s'accentuer. Comme un navire désemparé, l'Eglise romaine fait eau de toutes parts et un cri d'alarme est poussé.

Naguère, les feuilles cléricales affectaient de considérer comme quantité négligeable ces évasions de prêtres absolument écœurés par une religion

détournée de son but, entièrement défigurée, devenue tout à la fois mondaine et commerçante, n'aspirant qu'à jouer un rôle politique, au mépris même des préceptes du Maître qui chassait les marchands du temple et proclamait que son royaume n'était pas de ce monde.

Aujourd'hui ces mêmes feuilles sont bien forcées d'ouvrir les yeux : il ne leur est plus possible de dissimuler leur inquiétude et l'une d'elles, la *Vérité*, organe officiel du clergé, — d'où est partie l'idée de la souscription Flamidien et de la fondation d'une école flamidienne! — est amenée à écrire ce qui suit :

« Il y a toujours eu de malheureuses défections. Elles étaient isolées. Aujourd'hui, le mal serait plus grand qu'il n'a été jusqu'ici. Ce ne sont plus seulement de ces cas particuliers qu'il y aurait à déplorer, mais certaines tendances générales se manifesteraient ; un certain mouvement collectif se dessinerait.

« Pour tout dire, s'il fallait en croire de douloureuses informations, il se formerait çà et là dans le clergé un parti de l'apostasie. Notre sacerdoce catholique, si ferme, si uni jusqu'à présent, serait ébranlé ; chez lui se produirait une marche encore dissimulée vers le protestantisme. »

On le voit, nous n'exagérons rien, c'est la *Vérité* elle-même qui parle, et non sans une profonde tristesse, constate un fait.

Et ce fait n'est pas spécial au clergé français. A l'étranger, en Belgique par exemple, les défections se succèdent et avant-hier, à la Chambre des représentants, un député belge a pu dire qu'il y avait en ce moment dans le diocèse de Liège une vingtaine d'abbés qui n'attendaient que l'heure de jeter la soutane aux orties. . . . . .

Cette désaffection de gens entrés volontairement, par vocation, dans l'Eglise, cette évolution intellectuelle, n'a-t-elle pas quelque chose de symptomatique. . . . . .

Lisez les théologiens catholiques et vous y trouverez des théories étranges qui révoltent la conscience des plus honnêtes. Ce n'est plus la doctrine du Christ qui s'enseigne, c'est Escobar qui inspire l'Eglise, et les *Monita secreta* sont là pour tout légitimer.

C'est ainsi que l'Église s'inspire de ce précepte d'un de ses théologiens :

« Si vous ne pouvez pas vous défendre autrement d'un témoin injuste, vous est-il permis de lui imposer autant de faux crimes qu'il est nécessaire pour justifier son innocence? — il est probable selon moi, que si vous le faites, vous ne péchez pas contre la justice, car l'obligation de défendre la vie ou l'honneur exclut l'injustice de toutes les actions que vous faites dans la nécessité de vous défendre ». . . . . .

Un mouvement général se produit, un schisme menace l'Eglise, c'est indéniable et reconnu vrai, même par les feuilles cléricales.

Généralement, quand on connaît le mal on cherche à le guérir, on n'hésite pas à porter le fer rouge dans la plaie, mais ici la guérison n'est pas

probable, car il n'y a pas seulement blessure, il y a gangrène, et nous sommes peut-être arrivés à l'heure critique de la décomposition finale.

GUY DE LAVAL.

STRADA

DANTON LE MAGNANIME ET LE PARIS DE L'ERE DE LA SCIENCE (1)

(*Suite.* Voir la *Revue* d'Octobre 1899) (2).

III

J'ai énuméré plus haut les qualités de Strada. J'en ai oublié une : Strada est un grand critique d'art. Tel, en effet, il se révèle dans *Le Paris de l'Ere de la Science.*

Si on suivait ses conseils, Paris serait bientôt une cité incomparable, par la beauté et l'harmonieuse grandeur de ses temples, de ses palais, de ses statues, de ses avenues et de ses boulevards. Son livre hardi est véritablement un hymne à la gloire de Paris.

Il l'a divisé en six titres.

TITRE PREMIER : PARIS OFFICIEL. — Strada veut, à l'entrée, une *voie triomphale* qui, du chemin de fer de Courbevoie, conduirait « à l'intérieur de Paris, par les avenues de Neuilly, de la Grande-Armée et des Champs-Elysées ». Cette voie, avec ses arcs de triomphe et ses portiques, ornés de nombreuses statues, devrait « faire comprendre, dès l'abord, l'âme de la France.

« Athènes, Rome avaient des portes, des voies triomphales, où l'art avait accumulé ses chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture. Paris doit en présenter de plus beaux encore, car notre idéal est plus haut que celui de tous les peuples du Passé et du Présent.

« A Athènes, à Rome, les arcs de triomphe, les colonnes, les statues se succédaient à chaque pas dans les voies qui montaient au Parthénon ou au Capitole. Il faut à Paris cette grandeur de l'art conduisant aux monuments qui symbolisent réellement et fortement l'idéal de la Patrie.

(1) Je cite très souvent Strada. J'ai cru que cela était préférable à une sèche analyse. Le lecteur a ainsi l'avantage de pouvoir apprécier, par lui-même, l'auteur en tant qu'écrivain, et de pénétrer *directement* et plus profondément dans son esprit.

(2) ERRATA. — P. 620, lig. 7, lire : *digne*, au lieu de : *digue*. P. 620, lig. 28, lire : *C'est par la méthode*, au lieu de : *C'est la méthode*. P. 621, lig. 4, lire : *de la religion de la science*, au lieu de : *de la religion, de la science*. P. 622, note 1, lire : *préface*, p. 9, au lieu de : *préface* n°

« On fait aborder les Rois, les Empereurs à l'infime gare de Passy. L'agréable jardin du Ranelagh suffit pour une entrée de château de plaisance, non pour le vestibule de la capitale de l'Idéal humain.

« Les capitales des autres empires étalent leur rêve de commandement, d'intérêts cyniques. Paris ne doit jamais oublier qu'il est la ville de l'unité du monde, de la Fédération des peuples, comme a dit la Révolution, dans un mot qui contient le plus ardent amour de l'humanité.

« On doit dès l'entrée lire la traduction de cette pensée intime et sublime dans ses monuments. Quoique fassent les autres nations, ce titre de gloire ne revient qu'à la France. Elle seule à un but supérieur à elle-même, à l'intérêt, à la force ; car seule elle a cet idéal de la *Fédération universelle des Peuples*. Elle a donné ce but au monde il y a plus de cent années ; en son cœur elle le conserve toujours. Elle est par là l'amour, l'unité du genre humain. Les peuples le sentent. Paris est la ville cosmopolite ; nulle autre cité ne peut avoir ce rôle. On les visite ; on est chez soi à Paris. C'est moins par les plaisirs que par ce grand sentiment qu'on y est attiré. Il est la patrie de tous. Le roman travestit en vain cette haute émotion.

« Les autres nations sans doute aspireraient à une unité, mais comme le Sénat ou les Empereurs romains, pour dominer et exploiter le monde ». (P. 13-14).

« La place de la Concorde s'appellerait place de la Concorde-Universelle. Elle conduit aux deux monuments qui doivent exprimer toute l'âme de la France (p. 18). »

Ces deux monuments seraient le *Temple de la Fédération universelle* et le *Temple de la Religion de la Science*. On désaffecterait l'Eglise de la Madeleine et la Chambre des Députés, qu'on transformerait et décorerait spécialement pour cela.

« Au *Temple de la Fédération* auraient lieu toutes les conférences concernant les Congrès de l'unité, le désarmement général, les explorations scientifiques, les progrès de la fédération humaine par l'amour, par la science et toutes les questions innombrables qui se rattachent à ces hautes idées. Toutes ces thèmes prendraient dans ce temple une grandeur nouvelle et vraiment religieuse.

« Au *Temple de la Religion de la Science* s'accompliraient les cérémonies, les élévations et prédications des pasteurs du culte laïque et universel de la science. » (p. 23).

« A partir de l'entrée de Paris jusqu'à ce point déjà central on aurait donc un ensemble de monuments, affirmation superbe de l'idéal français, profondément humain, tout pacifique, le plus élevé que puisse jamais atteindre l'esprit et le cœur des hommes. En effet, l'élévation de l'idéal de la science

totale et équilibrée, l'aspiration à l'unité humaine suivant les lois de la science, de la religion de la science et de l'ordre social, éclateraient à tous les pas. Le critérium et la méthode impersonnels faisant l'impersonnalité des sciences, feraient l'impersonnalité des esprits, des âmes, des organisations sociales. Au lieu que nous vivons parmi les monuments de nos contradictions et de nos rages (1), la seule vue de ces édifices suffirait à nous rappeler à l'idéal de l'unité, à nous imprégner de cette pensée qui amènerait le bonheur humain : L'idéal matériellement écrit dans nos monuments imposerait plus aux hommes que les affirmations parlées ou écrites. Il parlerait à tous et avec une force que rien ne remplace.

« Qu'on le médite : les monuments des cités ont toujours été la représentation de l'idéal religieux, scientifique et social des peuples. On ne peut nier les contradictions de nos édifices actuels avec l'idéal admirable d'amour et de fédération universelle que nous a légué la Révolution et qui est le résumé de tout le travail moral, savant et social, de notre Patrie, depuis le premier jour où elle proclamait son but dans l'idéal salique ». (p. 19-20).

Strada ne veut pas que l'Exposition prochaine soit uniquement *matérialiste*, il veut qu'elle soit aussi « une exposition de l'idéal *de par les sciences faites* ». Il nous appelle « au *sursum animæ et corda* par tous les grands moyens de l'art, les temples, les tableaux, les collections, les statues, la bibliothèque, où seront tous les ouvrages de science engendrant et prouvant les hautes pensées.

« Croyez-vous, continue-t-il, qu'il ne sera pas plus beau de faire dire aux étrangers : « Nous partons éblouis et améliorés par vos temples de l'unité « humaine », que de leur faire crier : « Travaillons pour surpasser et ruiner « nos concurrents, les autres peuples, afin de nous enrichir et de dominer « tout ? » (p. 26)

Plus loin, il dit, faisant allusion aux événements et aux projets actuels :

« On parle beaucoup d'amour, de désarmement, de paix, mais on laisse tout dans une conception impuissante qui ne peut rien enfanter. L'amour, le voici. Je le précise : il vient et ne peut venir que par la *science faite*, par la *religion de la science* qui est la religion des lois de certitude, donc des lois de Dieu, donc de Dieu. Qui respecte la loi de Dieu, respecte et pratique l'amour. Hors de là, tout retombe à l'égoïsme personnel rationaliste ou à l'égoïsme fidéiste, l'amour est tué de ces deux coups. Le dernier mot du fidéisme c'est

(1) « Nos édifices actuels, dit un peu plus loin Strada, ne sont que la représentation de nos vieilles croyances, de nos antiques fureurs, de nos exterminations. On va d'un temple à l'autre et l'on n'y entend que des excommunications et des colères qui volontiers éclateraient dans les rues, si on les laissaient faire. Nous le voyons sous nos yeux ». (p. 22).

l'inquisition et le massacre; le dernier mot du rationalisme c'est la terreur. Le dernier mot de la *Religion de la science* est l'amour des lois de la science, donc l'amour des lois de Dieu, donc l'amour de Dieu et des hommes.

« Cette grande décoration de l'entrée triomphale conduisant à ces deux temples, celui de la Fédération universelle, celui de la Religion de la science, dévoilerait bien tout le secret idéal de la France et imposerait à tous quel est le peuple de l'amour, de l'unité, de la fédération de tous les humains! Qu'est un congrès auprès de cette éclatante protestation? La France ferait enfin vivre son idéal » (p. 27).

J'ai donné ces longs extraits pour mieux montrer le but que s'est proposé Strada. On voit qu'il dépasse de beaucoup en grandeur et en beauté celui des organisateurs du *Congrès de l'Humanité*. S'ils s'en tiennent à leurs idées actuelles, leur Congrès sera sans lendemain, ainsi que je le prouve dans un article qui a paru dans la *Paix universelle* du 1er septembre. Les paroles que je viens de citer en sont comme un brillant commentaire.

Strada voudrait ensuite que la Cité, berceau de Paris, conservât « son air et ses droits d'ancêtre », qu'en y entrant, on se sentit « dans l'histoire, et s'il est possible près des grands hommes qui ont préludé à nos libertés ».

L'architecture gothique s'impose.

« La forme générale de l'Ile est un vaisseau, dit-il; de là les armes de Paris.

« De ce vaisseau qui n'a jamais sombré, on doit voir s'élever, comme les mâts d'un gigantesque navire, les tours, les flèches, les clochetons en nombre indéfini. A la pointe-ouest, un palais doit avancer une proue goihique, à la pointe-est la Morgue doit fournir une poupe au gouvernail gothique. Au milieu, en masses gothique et renaissance, les autres monuments doivent accompagner les flèches et les tours de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle. Partout les tourelles à toits aigus, les flèches, les clochetons, les créneaux même et les auvents sculptés » (p. 31).

Et plus loin :

« Il faut que la Cité apparaisse au milieu de Paris comme une cathédrale de Milan gigantesque, avec ses milliers de pointes élégantes, ou comme un immense vaisseau hors de toute proportion, ancré perpétuellement. Il faut que l'on reste stupéfait devant cette quantité de mâts de pierre, devant ces flèches ornées, de toute taille. Si l'on est émerveillé devant l'église de Milan, quel sentiment éprouverait-on devant une île entière offrant ce caractère étrange et magnifique! Ainsi conçue, la Cité serait une des merveilles du monde » (p. 32).

A la suite, Strada indique ce qu'il faudrait faire pour donner à l'Ile cet aspect.

On a vu plus haut qu'il dépossédait les députés du palais Bourbon. Pour le remplacer, il voudrait qu'on édifiât la nouvelle Chambre des députés sur l'emplacement « de la collection de laides maisons qui va jusqu'au Pont-Neuf » (p. 32).

« Des raisons morales et politiques engagent « à la placer » dans le quartier de l'Université, des cours de Justice, des travailleurs, non dans celui des coureurs de la joie et de la grande vie. L'hallucination de la richesse et du plaisir, on le voit par expérience, est malsaine à beaucoup de députés. La vue du travail invite au travail. Le sentiment des efforts de la foule affairée conduit à la pitié pour les souffrances, au devoir à remplir. La vue du peuple qui peine est salutaire; celle des oisifs est pernicieuse. Que de députés ont jeté un coup d'œil d'envie, avant d'entrer, sur l'équipage qui court au bois et qui, plus est, l'ont suivi.

« Il convient, d'autre part que la Chambre des Législateurs soit proche de ceux qui appliquent les lois et de l'Université qui révèle toute science. Ce voisinage est salutaire pour l'esprit de méditation, d'étude, pour les consultations, l'instruction s'il est besoin. Il s'établit une solidarité qui peut être utile... » (pp. 36-37).

Certes, Strada n'a pas tort. On devrait se hâter de réaliser son idée originale.

Titre deuxième : PARIS VILLE DE L'ART. — « Paris a été refait en quelques années...

« S'il s'était trouvé un homme de génie pour concevoir, préciser, ordonner, faire exécuter cette entreprise prodigieuse qu'eût été Paris ? Aucune époque, aucun pays n'auraient pu montrer une cité aussi éclatante de beauté.

« Mais Paris n'a pas été embelli par des artistes. Des spéculateurs à outrance, des ingénieurs praticiens ont accompli l'œuvre que des raisons de gouvernement et d'argent, avaient fait entreprendre. L'art avait peu à voir en tout cela; c'était une affaire.

« Le convenable est partout, le génie nulle part » (p. 41).

« Paris devrait être un palais immense, il n'est qu'une très belle caserne indéfinie » (p. 42).

Et Strada constate avec chagrin que « toute innovation, toute grande idée, ne rencontre que l'hostilité ».

Il est vrai de dire que l'administration et les conseillers municipaux n'ont pas fait « les études nécessaires pour faire de Paris une belle œuvre ».

Il faudrait qu'un conseil consultatif « composé des artistes les plus complètement et audacieusement instruits », élaborât tous les projets d'embellissement.

Les projets « arrêtés devraient être mis au concours. Qui décide-

rait? Une commission? Non. Le suffrage universel de tous les artistes et hommes de pensée, auteurs ayant écrit des ouvrages de science, de poésie, de littérature, peintres et sculpteurs, graveurs. musiciens, architectes ayant fait connaître leurs œuvres, ingénieurs sortis de toutes les écoles. Réunis à la fin de l'exposition, ils exprimeraient un vote par un bulletin signé » (p. 43).

« Après les décisions de ce conseil consultatif et du suffrage universel, le conseil municipal pèserait si le projet est d'accord avec les finances de la Ville et décréterait.

« Une telle organisation me semble, ajoute Strada, donner des garanties d'art inconnues » (p. 44).

Pourquoi? Parce que « ce ne sont ni les ingénieurs, ni les architectes qui ont eu les plus belles et les plus grandes conceptions » et Strada cite des exemples à l'appui.

D'ailleurs « peu d'ingénieurs sont artistes. Le fussent-ils par nature, que lentement, à peu d'exceptions près, ils verraient s'éteindre en eux la belle faculté. Condamnés à des précisions de cylindres, d'engrenages, ils prennent une telle habitude de cette exactitude méticuleuse que pour eux elle devient la suprême beauté. Souvent c'en est la mort. Ils tombent dans le pédantisme si fréquent. Ils ne peuvent plus voir dans le vaste au-delà qui est l'art. L'exactitude n'est pas le génie...

« Ils perdent l'émotion en cherchant le correct. » (p. 44).

Quant aux architectes,« les uns sont de vrais entrepreneurs qui manquent d'instruction ; constructeurs habiles, mais c'est tout.

« Les autres ont des errements d'école qui leur ôtent toute invention et qui font d'eux ce qu'était la décadence de notre littérature classique. L'école des Beaux-Arts enseigne une étroite et aigre attache des lignes architecturales, et n'a pas le sens de la beauté et des proportions. Il faut crier haut cette vérité terrible » (p. 45).

« En résumé, dit Strada, Paris, par ses belles voies, a acquis un air de grandeur admirable; ses monuments, ses maisons n'ont pas encore atteint la grandeur de l'art » (p. 47).

« Paris a une quantité prodigieuse de monuments. Quand on veut les citer, on se trouve trop subitement arrêté.

« Pourquoi? Ils sont insignifiants, parfois laids et lourds.

« Si Paris veut être la capitale de l'univers ; il doit être partout, en tout, la *Ville de la beauté*.

« C'est par cette transfiguration du réel que se font les renommées impérissables, les gloires éternelles. Paris laid perdrait la primauté. Comptez les églises, les théâtres, les bibliothèques, les palais, les hôtels, les casernes,

les collèges, les gares, etc., à quel total n'arrivez-vous pas? Presque tous les hôtels particuliers, à Gênes, à Rome, à Florence, à Venise, méritent d'être cités; tous nos monuments ne le méritent pas. Quelle leçon! » (p. 48).

Il ne faut pas cependant « qu'un peuple puisse dire à Paris : Tu fais laid. Par ce seul mot, Paris serait décapité » (p. 51).

Donc « ne dites pas : A quoi sert la beauté? Ces monuments ont longtemps satisfait aux besoins, ils peuvent suffire encore. Il faut que tout soit beau, noble, grandiose, à Paris, en France; c'est le mot d'ordre.

« Les monuments sont le reflet de l'âme des peuples. Leur grandeur, leur beauté, vus dès l'enfance, font trouver la Patrie plus attachante, plus vénérable; on a plus d'enthousiasme pour l'aimer et la défendre. Une patrie sans beaux monuments, sans belles œuvres, sans bonnes lois, sans vertus, sans idéal, sans justice, n'est plus une patrie » (p. 51).

Strada n'est pas d'avis que les monuments soient enchâssés dans les habitations. « La sécurité l'ordonne. Et puis c'est de la beauté, ces édifices en relief de toutes parts. C'est le coffret précieux vu dans toutes ses lignes et sous toutes ses faces ». (p. 53).

Puis il parle des Tuileries, du Carrousel, du Panthéon, de la Chambre des Députés, du palais des Invalides, de l'Institut, du Val-de-Grâce, du Palais d'Exposition des Champs-Elysées, des hôtels et des palais divers et dit ce qu'on devrait corriger dans ces monuments ou leur ajouter.

Au sujet du Louvre, du Luxembourg, de l'Ecole des Beaux-Arts, des achats de tableaux et de statues, il fait des critiques très fines et émet des remarques très judicieuses dont les administrateurs devraient faire leur profit.

(*à suivre*) JACQUES BRIEUX.

SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

LES VIBRATIONS. — FAITS NOUVEAUX ET SAISISSANTS SUR LES « PRO » ET LES « CON » DES MANIFESTATIONS SPIRITES, PAR LE PHILOSOPHE DE LA CALIFORNIE, CH. DAWBARN.

Le spiritualisme moderne est basé, personne ne l'ignore plus de nos jours, sur le fait que nos parents et nos amis et nos semblables ont le pouvoir de se manifester à nous, après la mort et de nous donner la preuve de la continuité de la vie, dans l'au-delà. Pourtant, quand nous leur demandons d'où ils viennent, nous nous trouvons en présence d'une des plus grandes difficultés à laquelle le seul fait du retour des esprits n'apporte aucune explication satisfaisante.

J'ai interrogé moi-même les esprits un nombre indéterminé de fois sur leur état présent et la réalité de la vie future, et je déclare n'avoir jamais pu obtenir, à l'aide de nos médiums, la vérification et, partant, la certitude des faits allégués par un grand nombre de spiritualistes des plus sincères et des plus convaincus. C'est pourquoi j'engage mes lecteurs à s'adresser à l'Esprit « Bon sens » pour avoir la clef de ce mystère et je leur promets de les faire participer à tous les avantages que je pourrai logiquement recueillir de cette source.

Aux temps anciens, les Esprits nous racontaient les histoires les plus extraordinaires sur le ciel et l'enfer ; sur les démons et les anges qui chantent des louanges et maudissent, à la fois, au gré de leurs vœux, durant toute l'éternité. Ils condescendaient même à entrer dans des détails et à nous dire qu'ils habitaient une cité splendide peuplée de saints aussi bien que d'animaux, et où l'Eternel, l'ordonnateur suprême du ciel et de la Terre se tenait assis sur un trône, dans toute sa gloire et sa majesté. D'autres esprits, au contraire, nous ont parlé et écrit du Dieu Jupiter et de sa céleste famille ; de son amour et de sa haine et des conséquences qui en résultaient pour les pauvres mortels.

Si nous soumettons toutes ces histoires à l'examen du bon sens, nous ne tardons pas à comprendre que de tels contes étaient adaptés à l'intelligence et aux croyances des mortels de ces époques, et que la loi naturelle forçait de tels esprits qui se manifestaient à représenter les croyances terrestres en rapport et en harmonie avec la vie future, plutôt que de citer des faits provenant des connaissances qu'ils avaient acquises dans le monde des esprits. Cette vérité peut s'appliquer à tous les enseignements et à toutes les religions, chacune dans son domaine privé, en les accréditant suivant que les personnes y sont préparées et y ajoutant même souvent des avis salutaires.

Mais, aujourd'hui, le spiritualisme est devenu d'un intérêt personnel et est entré dans une période nouvelle d'investigations et de recherches qui permet à chacun de s'éclairer et de s'instruire, et lorsqu'on interroge maintenant les esprits sur la vie future, ils contredisent unanimement les doctrines anciennes.

D'où viennent ces incohérences, ces contradictions ?

Pour les expliquer, il est nécessaire que mes lecteurs se rappellent mon précédent article, dans lequel je leur ai démontré que la loi universelle des vibrations limitait la mémoire, dans l'un et l'autre monde, c'est-à-dire du mortel et de l'esprit ; mais afin de leur faciliter la compréhension des arguments qui vont suivre, je répéterai ici succinctement la théorie que j'ai développée déjà, d'une manière plus complète, ailleurs.

Supposons donc que les vibrations normales du cerveau de l'homme

soient au nombre de 1000 par seconde (certains mortels peuvent même, en développant leurs facultés psychiques, atteindre le chiffre de 1500 vibrations par seconde) ; ils sont alors, ce qu'on appelle « en transe ».

Je prie le lecteur de noter, en passant, que le mortel qui est dans cet état perd sa mémoire normale (de 1000 vibrations) pendant tout le temps qu'il y est soumis et qu'il agit dès lors sous l'influence de 1500 vibrations par seconde. Or, admettons maintenant que les esprits qui sont les plus rapprochés de la sphère terrestre soient doués d'une force de vibration de cerveau normale, équivalente à 2000, et que certains d'entre eux aient la possibilité d'en réduire le taux à 1500 ; de tels esprits seront évidemment capables de se rencontrer avec le mortel qui est « en transe » sur une sphère commune ; mais ces esprits ne pourront pas plus commander à leur mémoire normale que ne le peuvent les terrestriens : car tous les deux sont également dans un état anormal.

Des critiques peu scientifiques voulant me confondre ont opposé à ma théorie des arguments plus spécieux que solides, en alléguant que les esprits toujours avaient affirmé qu'ils pouvaient se rappeler le passé de leur vie terrestre ; mais le bon sens nous démontre l'impossibilité d'accréditer ces aveux et de les accepter comme étant fondés. Sans doute, les esprits peuvent être de bonne foi et croire eux-mêmes qu'ils nous disent la vérité, même dans les détails de leur vie spirituelle ; ils liront dans vos pensées et se rappelleront ainsi inconsciemment leurs propres vies terrestres ; mais, soumis à la loi naturelle, leur monde spirituel leur apparaîtra, pour ainsi dire, tel que vous et vos amis le croit être : il ne sera que le reflet de vos propres pensées ou celles du médium.

Quoi qu'il en soit, le croyant sentimental ne se laisse pas convaincre et s'en rapporte plutôt à ses propres impressions ; et c'est ainsi que le spiritualisme moderne semble avoir eu pour base l'amour sentimental. Pour la grande majorité des spiritualistes, les recherches n'ont pas été au-delà de ce niveau et ces crédules ignorants reçoivent avec confiance et bonheur ces messages qui leur dépeignent la vie future comme étant la reproduction fidèle de la vie terrestre. Suivant eux, la mère à qui la mort a ravi son enfant au berceau, il y a vingt ans au plus, doit retrouver son bien-aimé tel qu'il était au moment de la séparation, innocent et faible demandant encore sa protection et ses tendres caresses ; c'est lui qui, le premier viendra l'accueillir dans ses bras, au seuil du monde des esprits. L'amour maternel a été si invariablement et si poétiquement dépeint toujours comme étant le don le plus noble et le plus idéal fait à l'humanité, que le mortel ne peut se figurer une immortalité qui ne réunisse pas aussitôt après leur mort, la mère et son enfant dans un commun élan de leur amour d'autrefois.

Mais raisonnons. Adressons-nous au Bon Sens et nous verrons bientôt toute l'invraisemblance et l'absurdité de tels enseignements, de telles croyances.

Puisque le progrès continu est la loi fondamentale de la création, tout ce qui existe dans les trois règnes de la nature est soumis au principe de l'évolution. L'enfant donc, qui s'est désincarné dès le berceau, aura grandi et progressé spirituellement et il ne pourra ni simuler, ni dissimuler, quand il se rencontrera pour la première fois avec sa mère terrestre, dans la vie future. Cette pauvre mère elle-même devra s'élever à une plus haute conception de la solidarité et de la puissance de l'amour ; elle ne sera point liée à son passé par ces formes transitoires de sentiments qui sont le partage du mortel humain.

L'amour qui est d'essence divine et le trait d'union qui relie toutes les âmes dans les sphères sans nombre qui peuplent l'univers, se purifie et grandit en s'élevant et en se détachant de ses chaînes matérielles. D'accord avec cette loi, le Bon Sens nous assure que bien que l'amour maternel soit personnel et doive s'éteindre, étant fondé sur l'harmonie entre deux âmes, il doit être éternel. Il nous dit aussi que dans le monde des esprits, il ne peut y avoir de partage, ni d'inégalité dans l'affection ; qu'il n'y a ni mères, ni enfants, ni époux, ni épouses, ni frères, ni sœurs; mais une fusion si intime d'âmes immortelles dans une éternelle harmonie qu'il est impossible de la reproduire à l'imagination des hommes. Mais l'esprit qui revient ne peut faire comprendre ces choses aux mortels, et il appartient au bon sens seul de révéler la vérité. C'est aussi à lui que je m'adresse pour recueillir une à une les idées avec lesquelles mes lecteurs sont déjà devenus familiers.

Je vais maintenant leur faire quelques nouvelles révélations qui m'ont été inspirées par notre guide respectif, le Bon Sens.

Atomes et mouvement.

Tout ce que l'homme de science est capable de comprendre de ce qu'on appelle « la création », c'est que quelque part, et d'une certaine manière l'atome éternel s'est trouvé en mouvement dans un cosmos éthéré, absolument dépourvu de frottement. Le mouvement s'est produit, a commencé et dès lors tout est devenu possible. Avec un espace sans limites pour atelier, de l'intelligence infinie pour l'ouvrier, de la forme sans bornes pour l'instrument et un temps illimité pour le travail journalier, quelque chose est tenu de se produire.

La toute première chose qui a dû nécessairement arriver, c'est que l'atome individuel cherchant autour de lui un atome de même nature à qui il puisse

s'associer, s'y est trouvé sollicité d'une manière certaine par la force « d'attraction, de cohésion ». C'est ainsi qu'en se réunissant, les atomes ont formé des molécules lesquelles, à leur tour, se sont unies par affinité, mais pouvant se disjoindre dès que les atomes ne sont plus en harmonie. L'atome est donc, à vrai dire, l'unique et réel individu primitif; il a devant lui une éternité d'existence, car il n'y a en lui rien qui puisse être détruit. Qu'on se le figure une force, un tourbillon d'éther ou une particule de matière, cela importe peu; nos formes, qu'elles soient corporelles ou spirituelles, sont des assemblages de molécules. Nos âmes—egos sont donc des atomes, d'indestructibles atomes, lesquels, quand ils sont mêlés au grand Tout constituent la vraie molécule royale nommée Dieu. De cette manière et si nous ne nous arrêtons pas à demander le « pourquoi » et le « parce que », nous avons du moins une conception intelligible de la création dans son ensemble.

Entrons maintenant un peu plus dans les détails et nous découvrirons que les atomes sont éternellement en mouvement, mais qu'ils ne sont jamais entièrement satisfaits de leur forme; de telle sorte qu'après un temps plus ou moins long, chaque forme finit par se désagréger, tout en subissant un continuel changement aussi longtemps qu'elle dure. Quand on étudie la forme organique dans ses effets divers de transformations, on obtient ce qu'on appelle un état de maladie ou de santé; mais quand les changements se produisent sur l'esprit, les effets qui en résultent donnent lieu, suivant que l'état d'harmonie persiste ou qu'il disparaisse, à une interprétation différente d'amour ou de haine. En appliquant cette étude, soit à la forme mortelle, soit à l'esprit, on peut en conclure qu'aussi longtemps que la forme est composée de molécules en harmonie entre elles, cette forme ne peut se désagréger; l'éternité même ne peut la détruire, avant que ses particules, n'ayant plus d'affinité l'une pour l'autre, ne se désagrègent par la loi naturelle de répulsion. En fait, jamais harmonie permanente ne s'est montrée dans aucun assemblage de molécules observé par nos cinq sens. Le soleil, comme le microbe, de même que toutes les formes intermédiaires tôt ou tard sont détruites et dès que l'équilibre se trouve rompu, la désagrégation commence.

Immortalité et amour.

Lorsque nous appliquons ces révélations faites par le Bon Sens à la vie de l'au-delà, nous entrons dans un domaine où nos faits de chaque jour ne peuvent plus nous servir de guides. Nous recueillons ces faits, nous prêtons l'oreille à ces révélations avec un niveau de vibrations cérébrales s'élevant à 1.000 par seconde, mais dès que ce niveau s'accroît et atteint le

chiffre de 1.500 vibrations, les manifestations de notre cerveau deviennent anormales et souvent absurdes. En appliquant ce résultat à une vie soumise à 2.000 vibrations par seconde, il est aisé de comprendre, *a fortiori*, l'inanité des spéculations toutes de sentiments qu'on attribue aux désincarnés. De ce qui précède, le Bon Sens nous autorise à dire que le progrès des esprits est basé sur des manifestations plus pures et plus élevées d'harmonie et d'amour et que le monde invisible n'est supérieur au nôtre que par l'émanation plus complète de cette flamme divine qui embrase toutes les âmes et les unit dans un élan commun. Si donc l'amour maternel disparaît, c'est pour faire place à un sentiment plus noble et plus idéalisé. L'immortalité et l'amour ne sont qu'une seule et même chose ; deux principes éternels qui ne peuvent exister l'un sans l'autre; de même, le savoir et la sagesse continueront de naître de l'expérience et donneront lieu à de la force qui sera utilisée au développement de l'amour. Voilà quel est le vrai spiritualisme, tel que nous l'enseigne le Bon Sens et celui qui m'a conduit à affirmer l'immortalité de l'âme et le retour des esprits; mais si l'on me demandait d'avouer l'un des faits multiples de la vie future, tels que nous les dépeignent nos médiums, je m'abstiendrai respectueusement.

Avant de terminer cette étude, je tiens à donner à mes lecteurs une dernière preuve non moins convaincante de l'invraisemblance des pseudo-révélations faites par les esprits. Lorsque le professeur Tyndall est venu démontrer l'importance de « la poussière », ce fut une révélation qui bouleversa l'homme de science lui-même. — Sans poussière, dit-il, nous ne pourrions avoir de pluie. Chaque particule de poussière est la cause et l'origine d'une goutte d'eau correspondante. Si la poussière n'existait pas, l'atmosphère sursaturée d'humidité déverserait sur la terre d'abondants nuages qui détruiraient toute forme de vie. C'est encore à la poussière que nous sommes redevables du beau spectacle du lever et du coucher du soleil, de la lumière qui nous éclaire; oui, si ce n'était pas à cause de la réflexion et de la diffusion des ondes lumineuses par les particules de poussière, notre monde serait dans les ténèbres et la vie serait impossible. Nous pouvons donc conclure en affirmant, ou bien que les conditions de vie afférentes au monde des esprits sont totalement différentes des nôtres, ou que nous ne savons absolument rien de ce qui se passe là-haut. Un million d'esprits viendraient se manifester à un millier de médiums et nous parler des merveilles du monde invisible et de l'existence qu'on y mène que nous serions aussi ignorants qu'auparavant et la seule explication rationnelle à donner à ces témoignages, c'est que les esprits qui reviennent laissent derrière eux tous les souvenirs de leur vie spirituelle, tout comme le mortel en transe perd sa mémoire terrestre.

Ceci nous autorise à dire que le spiritualisme moderne est fondé sur la multiple personnalité de l'Ego comme étant une loi de la Nature qui ne peut être méconnue ou foulée aux pieds, ni par le mortel, ni par l'esprit lui-même. Je ne puis donc que conseiller à mes lecteurs d'invoquer l'esprit Bon Sens, afin qu'il devienne désormais leur guide et leur contrôle, comme il est le mien.

(*A suivre*). PROFESSEUR MOUTONNIER.

EN MARCHE VERS LA VÉRITÉ

LES SŒURS BANGS DE CHICAGO. — RÉPONSE DE M. FRANK L. STOBB AU Dr HODGSON.

Nous extrayons du *London Light*, en date du 9 septembre 1899, la lettre suivante que M. Frank L. Stobbs, avoué de la ville d'Harvey, Etat de l'Illinois a adressée à ce journal pour se défendre contre des insinuations malveillantes dont il a été l'objet de la part du Dr Hodgson dans la discussion soulevée à l'occasion de la médiumnité des sœurs Bangs, de Chicago, entre ce dernier et *Questor vitæ* du journal anglais.

« Monsieur. — Je nie de la façon la plus énergique les rapports du Dr Hodgson qui m'accuse d'avoir dénaturé ou cherché à dénaturer les faits qui sont relatifs à des manœuvres frauduleuses reprochées aux sœurs Bangs dans l'exercice de leurs expériences de spiritualisme. C'était parce que le Dr Hodgson n'a pas été aussi honnête que le témoin principal que j'ai joint l'article du *Herald* à ma précédente lettre, afin que le public puisse juger par lui-même et voir que la vérité n'avait pas été dite sur cette affaire. Cette révélation paraît même avoir causé au savant beaucoup de tracas d'esprit, ce qui est d'ailleurs, toujours le cas, quand on a le tort de vouloir maintenir ses propres théories, plutôt que de se dévouer à la recherche du juste et du vrai.

Le dit article n'a pas besoin de commentaires; le colonel Bundy y a établi sa croyance absolue dans la médiumnité des sœurs Bangs, pour les phénomènes de psychographie (d'écriture sur ardoises), et aucun esprit bien pensant et libre de toutes préventions ne met en doute la bonne foi de ces médiums. D'ailleurs, ces accusations appartiennent au passé et les personnes accusées les démentent; elles peuvent prouver leur médiumnité et la prouvent chaque jour nonobstant et le Dr Hodgson qui n'a pas vu par lui-même déclare ne pas y croire et n'avoir aucun souci de faire des investigations. Or, voici le problème à résoudre : Les preuves positives des phénomènes peuvent être obtenues aujourd'hui et il ne s'agit que de vouloir en faire l'essai. J'ai déclaré, dans ma lettre relative aux accusations faites par le

docteur, que j'avais plus de confiance dans les médiums que dans leurs accusateurs et sa dernière philippique n'a changé en aucune manière mes convictions, parce que j'ai eu des preuves abondantes et indéniables de l'authenticité des pouvoirs médianimiques des sœurs Bangs et que j'ai la certitude que la malveillance et la calomnie ont été les seuls mobiles de la campagne ouverte contre elles. Toute la question se borne à savoir si, oui ou non, les esprits sont capables de se manifester, avec l'aide des médiums, soit par l'écriture directe, soit par la reproduction de portraits ou de toute autre manière.

Quant à moi, cela ne fait par l'ombre d'un doute; ces phénomènes peuvent être obtenus avec les sœurs Bangs comme avec d'autres médiums, par toutes les personnes qui sont désireuses de connaître la vérité et qui seront sincères dans leurs investigations.

Les sœurs Bangs se sont du reste offertes de faire la preuve de leur médiumnité et ce n'est ni scientifique, ni équitable de leur en refuser l'occasion.

Harvey (Illinois FRANK L. STOBBS, *avoué*.

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Cher Monsieur Leymarie : Chaque jour on découvre aux animaux un talent nouveau. Aujourd'hui, il n'y a pas de doute, ils savent compter.

M. Michel Delines raconte de curieuses histoires, à cet égard, dans son journal *L'Eleveur*, organe qui sûrement ne parle pas des bêtes à la légère.

M. Anderson, célèbre ornithologue a découvert, à la suite de nombreuses expériences tentées sur le perroquet, que l'arithmétique de cet oiseau ne dépassait pas le nombre 4.

Le Dr Timofiejeff, célèbre médecin russe, a renouvelé les expériences d'Anderson sur des chevaux, des chiens, des chats et des oiseaux; après un travail long et assidu, il a conclu que le chien peut compter jusqu'à 24, la corneille jusqu'à 10, mais le chat, seulement jusqu'à 6. Cependant, c'est au cheval qu'appartient la palme de la victoire de ce record du calcul.

Dans un village du gouvernement de Pskow, le Dr Timofiejeff observa un cheval de paysan qui avait pris l'habitude, pendant qu'il labourait, de faire une halte après chaque vingtaine de sillons. L'intelligent animal ne se reposait pas quand il se sentait fatigué : non, il attendait patiemment qu'il eût fait ses vingt sillons. C'est alors seulement qu'il s'arrêtait. Le cheval ne se trompa jamais, et le laboureur lui-même comptait ses sillons d'après les haltes de son cheval. Au fond c'est le cheval qui comptait pour l'homme.

Le Dr Timofiejeff a vu dans un autre village, un cheval qui calculait les verstes, d'après le nombre des poteaux, et l'heure, d'après les coups de l'horloge. Un jour, le Dr Timofiejeff allait à Waldai, lorsque, à la 22e verste, un

des chevaux de la troïka s'arrêta tout à coup. Le postillon descendit de son siège, donna de l'avoine au cheval et l'on se remit en route. Le Dr Timofiejeff interrogea le postillon et apprit de lui que, tout jeune, le cheval avait été habitué par son maître à recevoir une poignée d'avoine toutes les 25 verstes. Or donc, sans aucun doute, le cheval calculait les verstes parcourues d'après le nombre des poteaux télégraphiques.

Cependant, cette fois, le cheval s'était trompé de 3 verstes ; mais ce n'était pas sa faute, car le Dr Timofiejeff remarqua que sur la route il y avait, en dehors des poteaux télégraphiques, trois autres poteaux qui leur ressemblaient beaucoup et qui servaient à marquer la limite des bois de l'Etat. De là venait l'erreur des 3 verstes.

Or, donc, d'après cette observation qui est bien authentique, nous pouvons croire positivement, avec M. Michel Delines, que les animaux possèdent la faculté du calcul et que c'est au cheval qu'appartient jusqu'ici le record du calcul.

D'après l'observation du même docteur, le même cheval avait été aussi habitué à recevoir sa nourriture dans l'écurie, dès que l'horloge de la ville voisine de cette écurie, sonnait midi. Or le cheval dressait constamment l'oreille et écoutait. Lorsque l'horloge frappait dix coups, ou bien onze coups, le Dr Timofiejeff constata *de visu* que le cheval baissait toujours la tête avec mécontentement. Il manifestait clairement, au contraire, sa satisfaction, lorsque enfin les douze coups retentissaient à ses oreilles ; la ration d'avoine arrivait à l'heure.

A mon avis, il n'y a pas de raison qu'imitant comme le cheval, la corneille, le chien, sinon aussi bien, les autres animaux ne puissent compter avec conscience.

Accueillez, cher Monsieur, mon estime et ma respectueuse considération.

JOSEPH DE KRONHELM

NOTES SUR HAFED, PRINCE DE PERSE

Cet ouvrage est assurément un des plus curieux qui aient été obtenus par les procédés médianimiques. Loin de nous la pensée de faire de ce singulier roman un article de foi, mais les conditions de contrôle dans lesquelles il a été écrit en font sans conteste une œuvre de bonne foi. Le médium, M. David Duguid, est un de ceux dont les facultés ont été à la fois le plus étendues et le mieux contrôlées. Avant de parler de l'œuvre, il est intéressant de parler de l'ouvrier, et, à notre point de vue, l'œuvre étant affaire de pure imagination, la façon dont elle a pris naissance est de beaucoup la partie prépondérante. Voici ce que dit du médium, M. H. Nisbet, qui a recueilli, classé et publié les communications qui constituent cette singulière production.

« En l'année 1865 mon attention fut attirée sur le moderne spiritualisme, par suite de certaines manifestations qui se produisaient chez M. Whittaker, artiste peintre de Glasgow. Ne pouvant me rendre compte de ce que je voyais et entendais, je résolus de pousser les investigations dans ma propre maison, à l'aide de M. David Duguid, qui m'avait introduit chez M. Whittaker. Un cercle fut donc formé composé de plusieurs membres de ma famille et de MM. Robert et David Duguid. En peu de temps, deux de nos jeunes filles devinrent médium-écrivains, et l'une se développa bientôt comme médium-orateur. Les manifestations obtenues par ces jeunes filles, hors de tout soupçon, nous amenèrent à de plus amples recherches, dans lesquelles M. D. Duguid se développa comme médium peintre.

« Ceci, dit M. Nisbet (dont nous abrégeons le récit), dura deux ou trois ans, pendant lesquels sept ou huit cents visiteurs de toutes les classes de la société furent mis à même de vérifier l'authenticité des manifestations. M. Duguid dessinait et peignait les moindres objets, sans se servir de ses yeux. Plusieurs journaux de Glasgow envoyèrent des reporters, qui, d'abord sceptiques, durent se rendre à l'évidence. L'éducation de M. Duguid est des plus ordinaires, celle de la classe ouvrière, et elle ne le met certainement pas en état, ni d'exécuter des travaux d'art variés, ni surtout de disserter sur des sujets religieux et historiques, appuyés souvent de citations en plusieurs langues, comme nous le verrons par la suite et c'est le cas pour le roman de « Hafed ».

L'influence qui agit sur le médium se donna d'abord pour être « Marcus Baker » et lui fit dessiner des fleurs. Mais deux jours après, elle réclamait les objets nécessaires pour peindre, disant que « M. Baker » n'était pas son vrai nom, qu'en réalité, il était peintre hollandais, né en 1636, mort en 1681, et qu'il donnerait des preuves d'identité. A cet effet, il dessina un paysage sauvage, des rochers, des pins, un vieux fort sur une colline à droite, et à gauche, un ermitage, au milieu un pont rustique. Le tout signé J. R. dans un coin.

Après maintes recherches, on découvrit semblable dessin dans une collection artistique. L'œuvre était de Jacob Ruysdal. Les dates sont exactes.

Dans les séances suivantes « Ruysdal » se fit accompagner par un autre célèbre peintre hollandais « Jan Steen », et c'est à leur collaboration que seraient dues les peintures et dessins faits ultérieurement par M. Duguid.

En 1869, son genre de médiumnité se modifia. Les assistants remettaient des cartes de visite au médium, et, dans une obscurité à peu près complète, ces mêmes cartes étaient rendues au bout de temps variant de 5 *minutes* à 35 *secondes* couvertes de une ou *plusieurs* peintures, véritables tableaux d'une extrême finesse. Comme un jour on découvrit que le médium ne touchait même pas au papier et aux pinceaux, les Esprits convinrent que les peintures étaient faites *par eux directement*.

A la suite de cette constatation, ils donnèrent différents messages en

écriture directe et en plusieurs langues ; hébreu, grec, latin et anglais. Sur une carte, on trouve une ligne en allemand. Sur une autre il y a des hiéroglyphes égyptiens. Les illustrations de l'ouvrage de Hafed ont été ainsi obtenues par procédé direct de la part des esprits Ruysdal et Steen.

Pour terminer ce qui concerne la médiumnité singulière de M. Duguid, disons que, toujours sous le plus rigoureux contrôle, elle a donné lieu aux manifestations suivantes :

1° Mouvement d'objets sans contact, tels que tables, chaises, etc.

2° Rappings et bruits d'intensité variées, les plus forts accompagnés de lumières.

3° Parfums se manifestant et disparaissant d'une manière soudaine.

4° Voix ne provenant d'aucun des assistants.

5° Lévitation du médium.

6° Transport d'une lourde boîte à couleurs et d'un pot de fleurs avec un géranium, d'une chambre dans une autre, portes et fenêtres parfaitement closes.

7° Lumières spirites.

8° Attouchement de mains.

9° Eau pure changée en un liquide amer de la couleur du vin.

10° Transport de boîtes à musique jouant.

11° Le médium étant attaché sur sa chaise se trouva revêtu d'un pardessus placé dans un coin de la chambre.

Les trente-quatre lithographies qui illustrent l'ouvrage de « Hafed », et qui ont été obtenues sans l'intervention d'aucune main humaine, constituant l'originalité principale de cette œuvre, il est intéressant d'expliquer plus amplement la manière dont les dessins étaient généralement produits. Voici un résumé de ce que rapporte M. J. Freeman, 6, Rye Terrace, Peckam Rye, Londres, qui assistait à une séance le 25 juin 1875.

« Une feuille de papier ordinaire fut pliée, placée dans une enveloppe, celle-ci fermée et revêtue des initiales des personnes présentes, sauf du médium, lequel pendant ce temps était assis, pieds, mains et bras étroitement liés. L'enveloppe cachetée fut placée sur la table, tout le monde posa le doigt sur l'enveloppe, le gaz fut éteint. Trois minutes après on nous dit d'allumer, l'enveloppe fut ouverte, examinée, et le papier qu'elle renfermait contenait un dessin au crayon représentant une femme de profil, entourée de têtes ailées, avec un œil en haut du dessin et une sentence allemande en bas. Nous vérifiâmes que ce papier était bien celui qui tout d'abord ne portait aucun dessin. »

Et le témoin demande que l'on explique comment cela a pu se produire, le médium étant attaché, n'ayant jamais touché le papier, le papier étant plié, enfermé dans une enveloppe cachetée, et l'enveloppe tenue ferme sur la table sous la pression de cinq paires de mains.

Enfin, comme on ne saurait donner trop de certificats quand on affirme

des choses aussi invraisemblables pour la majorité du public, nous renvoyons pour plus amples témoignages à l'appendice page 558, où plusieurs autres personnages se portent garants de ces faits et signent avec noms et adresses à l'appui.

Nous arrivons maintenant à l'analyse du volumineux ouvrage intitulé « Hafed, prince de Perse. »

Nous connaissons le médium et son entourage, nous savons qu'ils sont incapables de mauvaise foi et que les manifestations sont incontestablement d'ordre spiritique. Faut-il en conclure à l'exactitude historique de l'œuvre? Assurément non. Bien que dans son dernier chapitre l'Esprit qui a dicté cette soi-disant révélation proteste de son entière véracité, cette affirmation ne saurait avoir plus de valeur que celle de Swift affirmant l'authenticité des aventures de son héros Gulliver chez les pygmées de Lilliput ou les géants de Brobdingnac. L'Esprit inspirateur a certainement voulu appuyer une thèse présentée par les esprits de son groupe de la terre ou de l'au-delà et lui donner l'illusion du fait acquis. Il réédite cette allégation que Jésus aurait été initié dans les temples d'Egypte, lors de son séjour en ce pays. Il enveloppe cette thèse dans un roman, qui semble calqué sur les *Aventures de Télémaque*, ou les *Voyages du jeune Anacharsis*. La partie historique à laquelle il dit avoir été mêlée est entachée de bien des erreurs et semble dénoter une instruction puisée dans les Précis d'histoire naturelle du commencement de ce siècle, et qui n'a pas été complétée par les découvertes plus récentes que les voyages et les fouilles ont apportées à l'historiographie. Les opinions religieuses de la deuxième partie paraissent également procéder d'un esprit de secte souvent étroit, et nous croyons en somme que peu de personnes se rallieront à la thèse soutenue et lui attribueront la valeur d'un document historique et révélateur.

Nous avons dit que le médium s'était trouvé jusqu'en 1869 sous l'influence d'Esprits peintres et dessinateurs. Au mois d'août de cette année ces Esprits déclarèrent qu'ils devaient céder la place à un Esprit plus puissant qu'eux qui avait à placer un récit important. Cet Esprit se donna comme étant Hafed, prince de Perse, ayant vécu à l'époque du Christ. Son père aurait été gouverneur d'une province de ce pays, la Caramanie. A l'âge de 16 ans, inspiré par ses esprits-guides, il se met à la tête de l'armée persane et repousse une invasion arabe. Vers 33 ans, il repousse une invasion des Alains, barbares établis sur le Tanaïs. Il cite comme étant son roi, à cette époque, Vélogèse, qui est connu dans l'histoire comme ayant été défait cent quatre-vingt-dix-sept ans plus tard par Avidius Cassius.

Dans ces communications données par le médium en transe, il se passe un fait singulier. L'élocution des noms propres est impossible au médium, il s'arrête à ce moment et le nom manquant est donné par l'écriture *directe* de l'Esprit. Ce dernier tient donc bien à assumer l'entière responsabilité des faits qu'il énonce, vrais ou faux.

Appelé par l'Esprit saint à la connaissance du vrai Dieu, Hafed devient prêtre d'Ormuz, et arrive rapidement au grade suprême d'Archimage. Comme grand-prêtre il étudie et compare les religions des divers peuples et ses données sont peu d'accord avec celles qui sont admises de nos jours, mais elles sont parfaitement en accord avec les idées erronées du siècle passé.

Pour lui la religion égyptienne se borne à la connaissance de trois dieux, Osiris, Isis et Orus (Horus), et du chef des mauvais esprits, Typhon. De toutes ces multitudes de dieux que nous ont fait connaître les travaux des égyptologues modernes, il n'est rien dit, et pourtant nous verrons qu'il a passé une bonne partie de sa vie avec Jésus, dont il faisait l'éducation en ce pays. Ammon, Aha, Ptah, Noum, Sati, Anhour, Sekhet, Hathor, Nephthys, Anubis, Thoth, etc., sont ignorés de lui, à ce qu'il semble.

Un jour qu'Hafed était en prière dans le bois sacré, l'Esprit du feu lui apparut et lui ordonna à lui et à deux mages, ses compagnons, de se rendre en Judée, où le Christ était né, de lui porter des présents et de l'adorer. Suivant la tradition biblique, une étoile les conduisit à Bethléem et tout se passa conformément au récit légendaire. Les noms des trois mages, qui furent donnés par l'écriture directe sont : Hafed, Pacorus et Cofdraes.. Ici, nous sortions des légendaires Melchior, Gaspard et Balthazar, redonnés par Van der Neillen dans les « Temples de l'Himalaya ».

Hafed retourne dans son pays, et Jésus fuyant Hérode est confié aux soins d'un vieux prêtre égyptien, nommé Issha, ami de Hafed. Ce dernier vient les retrouver en Egypte et là commence l'éducation du futur Messie, sous la direction des deux initiés. Par une bizarrerie inexplicable, puisque l'auteur cherche évidemment à nous inculquer à quelle source Jésus a puisé sa doctrine, c'est l'élève qui, doué de dons supérieurs, instruit ses maîtres. On se demande alors dans quel but ces déplacements et ces professeurs. Car Hafed ne se contente pas d'instruire Jésus en Egypte, il l'amène en Perse où il l'initie à la connaissance du Zend-Avesta. C'est là qu'il fait ses premiers miracles. Il visite ensuite les Esséniens, mais il ne fait que traverser leur pays. De là ils vont en Grèce, puis à Rome, où l'auteur semble borner la religion romaine au culte de Bacchus et aux bacchanales. Puis Jésus retourne en Judée de manière à se trouver au moment indiqué par les Ecritures pour la célèbre contestation avec les docteurs. Il retourne ensuite en Perse, Joseph et Marie paraissant se désintéresser singulièrement de posséder le divin Enfant. Lui, cependant, poursuit ses voyages instructifs et pousse jusqu'aux temples des Indes. Le culte indien paraît bien peu digne d'une semblable visite, car contrairement à tout ce que les recherches récentes nous enseignent sur la grandeur de l'antique religion des Indes, Hafed la qualifie de pure barbare superstition, et son culte se borne à des pratiques cruelles et extravagantes. Krishna lui-même, dont la vie et les enseignements ont une si grande ressemblance avec ceux du Christ, Krishna est représenté en deux lignes comme une idole à quatre pattes, invoquée par les paysans pour obtenir de bonnes récoltes.

Vers l'âge de vingt ans Jésus retourne en Judée, car il faut bien que sa mission s'accomplisse. Hafed qui a, par conséquent 63 ans, se met, par une vocation anticipée, à prêcher l'Evangile que Jésus n'a pas encore annoncé. C'est ainsi que nous le voyons en Espagne, où il nous initie à la religion des druides qui consiste en des sacrifices humains, puis en Gaule, à Lyon, où il semble ignorer que la *Provintia romana*, sous le règne de Claude, jouissait d'une civilisation qui lui permettait de considérer ses habitants comme autre chose que des sauvages presque nus courant à travers des forêts vierges.

A Rome, il se rencontre avec saint Paul, huit ans après la mort du Christ, en 41, par conséquent, sous Néron, dit-il, qui n'arriva cependant au pouvoir qu'en 54. De là, il fonde une église à Venise, puis en Grèce, à Koroum? Malgré son grand âge, son zèle le pousse ensuite à Tunis? (qui existait alors sous le nom de Carthage), puis à Algerona? (sans doute Alger). Enfin il rentre en Perse prêcher la religion chrétienne, et il y cueille la palme du martyre, ayant été condamné à être dévoré par les lions dans les jeux du cirque importés par les conquérants romains.

Maintenant Hafed va nous initier à la vie de l'au-delà. Nous apprenons ainsi qu'il habite la sixième sphère, dans laquelle s'élève le grand Temple, où les élus passent leur éternité dans la contemplation de la Divinité. Ce sont toujours les descriptions bien connues de palais dorés, de colonnes de cristal et de sièges d'or massif, avec les mêmes chérubins chantant autour de l'Eternel, qui siège dans un rayonnement glorieux. Quant à Jésus, que Hafed se défend d'appeler le Christ, mais qu'il nomme constamment mon prince, ou le prince de la Paix, il est le chef suprême de notre système solaire. D'autres Esprits de son ordre commandent comme lui des groupes semblables, mais il est leur chef à tous, parce qu'il s'est incarné sur la terre dans un esprit de sacrifice.

La terre, par contre, son séjour d'élection, serait le monde dont les habitants sont le plus dégradés. Il est singulier que de toutes les myriades de terres qui peuplent l'univers, par une mal chance inouïe, la nôtre soit la plus en retard, et il n'est pas moins bizarre que de tous les grands Esprits qui gouvernent les mondes, le nôtre soit précisément le premier. Comment le meilleur a-t-il eu le pire résultat? Sur la question de la réincarnation, Hafed se prononce formellement pour l'impossibilité, disant que depuis 1900 ans qu'il est mort, ni lui, ni aucun esprit à sa connaissance n'a été réincarné. Nous pourrions lui objecter qu'en 1900 il ne semble pas avoir beaucoup progressé en connaissances dans le monde spirituel, ce qui n'est pas à l'avantage de la non réincarnation. Comme système cosmogonique; le soleil et son groupe seraient entraînés autour d'un soleil plus important, lequel à son tour transporterait un ensemble de groupes autour d'un autre soleil, et ainsi de suite, de manière que les tourbillons circuleraient autour d'un soleil, d'un volume indéfinissable, appelé le grand centre et qui serait la

résidence où siégerait Dieu en personne, dirigeant de ce centre tout l'univers, soit par des messagers, soit par une influence magnétique, mais sans se manifester personnellement nulle part. La voie lactée serait, d'après l'auteur, le lieu de notre univers le plus rapproché du grand centre. Cette proposition est peu claire, puisque la voie lactée est la nébuleuse dont nous faisons partie intégrante, et qu'il est certain que nous n'apercevons pas le grand centre tandis que nous voyons d'autres nébuleuses. Il émet cette proposition paradoxale que le soleil n'est pas une source de chaleur, mais que lui et les autres soleils ne sont que des réflecteurs du grand soleil central et il donne la lune comme exemple, ajoutant que plus nous nous rapprochons du soleil, plus la chaleur diminue. Quant à Mercure, il n'y ferait pas plus chaud que sur la terre, sous prétexte qu'étant plus petit qu'elle, il reçoit moins de chaleur!

Les assistants ne se privent pas de faire à Hafed des questions innombrables qui indiquent une certaine défiance. Il répond toujours à tout avec assurance. Quand il est embarrassé, il s'en tire par un verbiage qui élude visiblement la partie positive de la réponse. Un jour, on lui demande s'il connaît la ville de Palmyre. (On sait que cette cité se trouvait dans le désert qui sépare la Syrie de l'Assyrie). Néanmoins, Hafed la place en Ethiopie et parle des guerres qu'elle eut à soutenir et de la fertilité de ses environs. Il prétendit ensuite avoir confondu avec Saba.

Hafed ayant ainsi narré ce qu'on pourrait appeler le roman de la jeunesse de Jésus, suivi de révélations sur le monde spirituel, cède la parole à un autre esprit, un prêtre égyptien nommé Hermès, qui aurait été, comme Jésus, élève du vieux Issha. Le rôle d'Hermès consiste à combler la lacune qui existe forcément dans le récit de Hafed en ce qui concerne la vie de Jésus, le Persan ayant quitté le Messie vers sa vingtième année.

Hermès est surtout un orateur religieux. Il dit la prédication et la mort du Christ, et comme il ne nous apprend rien de nouveau et que tout en protestant qu'il ne connaît pas les Evangiles, il se borne à en citer les passages presque littéralement, ce personnage paraît avoir été créé pour donner à l'Evangile le cachet et l'appui de révélation médianimique. Hermès est un grand discoureur. et il nous cite tout au long les sermons qu'il a prononcés en Egypte et autres lieux. Avec lui prend place un nouvel ordre d'expériences; le médium entransé devient visionnaire, et les Esprits font défiler sous ses yeux différents états ou conditions de l'au-delà.

Nous n'avons pas parlé encore d'un autre Esprit, un Peau-Rouge, appelé « Etoile blanche » qui joue un rôle effacé. C'est lui qui produit les parfums.

En résumé, toute cette histoire dont la dictée a duré du 29 novembre 1869 au 26 septembre 1875, et dans laquelle un Persan, associé à un Egyptien, deux Hollandais et un Peau-Rouge, prétend avoir été l'éducateur de celui qui, de son aveu, est le souverain de l'univers et le second après Dieu, tout ce récit, curieux comme production, ne nous paraît pas encore de

nature à nous éclairer sur les lacunes des Evangiles, ni apporter aucun élément nouveau sur les mystères de nos croyances et de nos destinées, malgré les autorités éminentes dont il se réclame.

A. SEEKER.

ARCANA OF SPIRITUALISM

DE HUDSON TUTTLE

Londres 1876. Cet ouvrage de l'écrivain spiritualiste américain bien connu fait suite à l'œuvre importante qui a pour titre : « Arcana of Nature ». On sait que Hudson Tuttle n'est pas seulement un philosophe distingué, mais qu'il écrit sous l'inspiration spirituelle. Il y a donc un grand intérêt à connaître de quelle façon les inspirateurs du livre traitent un sujet qui leur est personnel et qui a été l'objet de tant de controverses.

Après avoir exposé les preuves morales de l'immortalité de l'Esprit humain et montré qu'elles ne sont point en contradiction avec la science, l'auteur passe en revue les principales objections bien connues qui sont faites à l'existence du monde spirituel. Il montre que chacune des explications données ne répond qu'à un groupe de phénomènes, mais que ni l'hallucination collective ou non, ni l'hypothèse diabolique, ni les forces électriques ou odiques, ni les différentes maladies mentales n'expliquent à la fois tous les faits.

Les théories ne manqueront assurément jamais pour expliquer dans le sens préféré les nouveaux phénomènes, mais un seul fait, dit H. Tuttle, suffit à faire crouler un millier de théories et c'est ce qui se produit constamment en spiritisme.

D'ailleurs, loin d'être une grossière superstition, loin d'être hostile à la science, le spiritualisme, que l'on considère trop comme étant la douce folie de quelques vieilles dames, n'est autre chose qu'une science de l'ordre le plus élevé, puisqu'il recule d'une façon inespérée la connaissance des causes premières et que les investigations en ce qui le concerne peuvent être faites, et l'ont été, par des savants et suivant des méthodes rigoureusement scientifiques.

C'est ainsi que lui seul donne la solution des grands problèmes de la constitution et des propriétés de la matière. Il fait connaître la cause et la nature de la force, du mouvement, de la chaleur, de l'électricité, de la lumière, de l'attraction et de l'affinité. Aidé d'instruments nouveaux et particulièrement délicats appelés voyants, médiums, sensitifs, il nous montre

les lumières invisibles qui sont les forces ou influences que dégagent les aimants, les cristaux et les êtres organisés, et que la connaissance des rayons invisibles de Rœntgen ne permet plus de railler.

Par l'étude des influences qui s'exercent sans cesse autour de nous, il nous révèle la nécessité d'un milieu qui transmet toutes ces influences, vibrations physiques ou sensations intellectuelles. Nous arrivons ainsi à comprendre que cet agent universel puisse arriver à se localiser, à s'individualiser et à donner naissance à l'être spirituel ou Esprit, quand il prend conscience.

L'Esprit n'est pas seulement une hypothèse commode qui explique tous les faits jusqu'ici restés incompréhensibles. Il est un témoignage que nous ne pouvons récuser, c'est celui de nos yeux. Or les voyants spécialement doués tels que la voyante de Prévorst, Swedenborg et cent autres ont vu les Esprits dans des conditions où l'hallucination était inadmissible. Donc, l'Esprit est quelque chose de matériel, puisqu'une plus grande délicatesse de la vue, permettant de saisir des vibrations trop subtiles pour l'œil du vulgaire, révèle le monde spirituel invisible, comme il révélait les flammes invisibles des aimants et des cristaux.

Qu'est-ce donc que la mort que les Grecs poétisaient et dont les chrétiens font un objet de terreur? La matière est en changement perpétuel. La plante germe, fleurit, produit un fruit. Ce fruit mûrit et tombe. Il en est de même de l'existence humaine. Le corps physique, instrument de l'Esprit, doit arriver à maturité et tomber comme le fruit à l'automne, mais l'arbre vit éternellement. La mort est aussi naturelle que la maturité du fruit. H. Tuttle à qui il a été donné, comme à A.-J. Davies, d'assister à la mort comme voyant, affirme que le moment proprement dit de la mort n'est point douloureux et que les convulsions qui agitent le mourant ne sont que l'effet de réactions musculaires, qui n'affectent pas l'Esprit, lequel à ce moment est déjà en possession de la vision de l'au-delà, ou plongé dans un sommeil inconscient.

Si l'existence des Esprits est une réalité et si ce sont bien nos amis qui nous donnent des communications, pourquoi ces communications sont-elles si souvent contradictoires? Les croyants au spiritualisme eux-mêmes, lorsqu'une réponse de cette nature leur parvient, déclarent aussi que l'on a affaire à un mauvais Esprit. L'erreur ne prouve pas toujours une intention mauvaise. Sur terre l'erreur ne prouve le plus souvent que l'ignorance. Outre que les Esprits ne sont pas plus infaillibles que nous, nous devons ici tenir compte d'un élément nouveau, l'influence du cercle et en particulier du médium. Une atmosphère de mensonge ne peut laisser passer la vérité.

L'homme est donc un Esprit en voie de progression constante et son séjour sur terre marque une des étapes de sa route. Depuis qu'il marche, il fait progresser à la fois le monde spirituel par son intelligence et le monde physique par le court passage qu'il y fait. L'homme n'est pas un être déchu, comme l'enseigne le dogme. Loin d'avoir été créé parfait et d'avoir rétrogradé, la science nous le montre d'abord peu différent de la brute et passant par les états de la sauvagerie et de la barbarie à celui de la civilisation de plus en plus raffinée.

Quelle sera l'existence de l'homme après avoir quitté le corps physique ? Nous avons dit que l'homme ne travaille pas seulement à son propre progrès, mais qu'il est aussi l'instrument du progrès général. La nature se spiritualise en même temps que lui. Il existe donc des lieux où la matière plus spiritualisée donne asile à l'Esprit plus avancé. Suivant leur condition, Esprits et objets trouvent une nouvelle habitation. L'homme qui meurt complètement pénétré des besoins matériels ne quitte pas la terre. Ses idées, sa nature physique l'y rattachent; il lui serait impossible de vivre dans une atmosphère spiritualisée, comme le poisson ne peut vivre hors de son élément.

Les autres Esprits se rendent dans des zones correspondant, pourrait-on dire, à leur constitution morale et intellectuelle, et y font des séjours proportionnés à leur avancement. Où ces zones sont-elles situées ? Ces zones étant formées des émanations de la terre sont concentriques à la terre comme les anneaux de Saturne entourent cette planète. Leur largeur est donnée en prolongeant les parallèles qui sont à 60° au nord et au sud de l'équateur. Leur amplitude est donc de 120° et il reste aux pôles nord et sud de la terre une ouverture de 60° d'amplitude.

Les zones sont au nombre de trois. Leur éloignement de la terre est proportionnel à l'action de la force centrifuge agissant sur les parties qui les composent, car ces anneaux participent à la rotation de la terre.

La première zone ou zone intérieure est à 60 milles de la surface terrestre. La seconde zone est à la même distance de la première. La troisième est en dehors de l'orbite de la lune, et à 265 milles de la terre.

Quoiqu'il y ait des atomes physiques et des Esprits suffisamment raffinés pour passer directement de la terre à la deuxième zone, néanmoins, il est plus vrai de dire que cette zone est formée des émanations de la première, comme la première est formée de la terre.

Les émanations de la troisième zone se mêlent à celles des zones supérieures des autres planètes et forment une vaste zone autour du système solaire tout entier et située au-delà des planètes inconnues plus éloignées que l'orbite de Neptune.

De même que les émanations les plus subtiles des planètes forment une zone autour du système solaire, de même les émanations des systèmes composant la voie lactée forment une immense zone spirituelle autour de cette nébuleuse. Les nébuleuses se composent entre elles de la même façon et ainsi de suite *ad infinitum*. Tel est le procédé de spiritualisation de la matière et des Esprits.

En calculant les surfaces des zones ainsi obtenues, on verrait qu'elles sont proportionnelles à la quantité d'êtres et de choses qu'elles doivent logiquement contenir et que les conditions d'habitabilité en sont par suite très normales.

Les objets situés à la surface des zones les plus rapprochées de la terre sont d'autant plus matériels et analogues à ceux que nous connaissons que ces zones sont plus proches de nous, ce qui permet une succession de transitions insensibles entre nos idées actuelles et celles d'un progrès illimité, ce qui est conforme à la façon habituelle de procéder de la nature.

Cette vue originale de la création mérite, croyons-nous, quelque attention et l'on peut dire d'elle :

Si non é vero, bene trovato.

G. B.

ÉCRITURE DIRECTE A LA VILLA CARMEN

Cher Monsieur, je vous envoie un nouveau fait, fort curieux, qui intéressera vos lecteurs.

Déclaration 1 : Nous soussignés déclarons sur l'honneur les faits suivants :

Le 12 septembre eut lieu une séance, à la Villa Carmen. Mme Klein écrivit des communications de nos guides, sur le cahier gris spécial qui lui sert à cet usage, elle écrivit d'une écriture particulière, qui n'est pas la sienne et qui se produit pour toutes les communications de nos guides.

Le 16 septembre eût lieu une autre séance.

Entre ces deux séances, il n'entra dans la chambre des séances, où le livre gris était resté, que :

1° Une petite fille arabe de 13 ans, ne sachant pas écrire ;

2° Une femme de ménage de confiance ;

3° M. Maurice Noël ;

(Tous les trois déclarent n'avoir pas même ouvert le livre.)

Nous désirons attester que cette femme de ménage, née dans la même rue que le général, connut dès son enfance les amis les plus intimes de la famille du général. Mme la générale la connut longtemps avant de la prendre à son service. Cette personne, veuve d'un employé de la Compagnie

Franco-Algérienne, a trois fils employés dans les chemins de fer algériens, ce n'est donc pas la première venue ; en outre, elle et sa famille occupent plusieurs appartements dans la maison de l'entrepreneur qui a bâti la villa Carmen et qui, naturellement, est très connu du général et de Madame la générale. On peut avoir toute confiance en l'attestation qu'elle leur a donnée.

Le 20 septembre 1899, CARMENCITA NOEL, NOEL, MAURICE NOEL.

Déclaration 2 : Moi soussignée :

Je déclare sur l'honneur n'avoir pas touché au livre gris que m'a montré Madame la générale, livre appartenant à la salle des séances.

Le 20 septembre 1899. MARIE AMADEUF.

Déclaration 3 : Moi, soussigné, je déclare sur l'honneur n'avoir pas touché au livre gris, en ce sens que je n'ai pas écrit les deux pages en question, et que j'ignore absolument la manière dont elles ont pu se produire. Je n'ai pas même ouvert le livre gris entre les deux séances.

Le 20 septembre 1899, MAURICE NOEL.

Déclaration 4 : Nous soussignés, déclarons sur l'honneur :

1° Avoir fait partie du groupe réuni à la villa Carmen le 12 septembre.

Nous n'avons pas vu autre chose, ce jour-là, sur le livre des communications, que l'écriture médiumnique ordinaire de Mme Klein ;

2° Avoir aussi fait partie du groupe réuni le 16 septembre, à la Villa Carmen ;

3° Avoir vu sur le livre gris, quand on l'a ouvert, le 16 septembre, deux pages d'écriture inconnue, d'un crayon pâle dont nous ne nous servons jamais.

La première page semblait l'écriture d'un enfant ; et la générale déclare qu'elle ressemble absolument à l'écriture produite il y a quelque temps par Mme Klein agissant automatiquement et écrivant par extraordinaire d'une écriture spéciale qui, d'après la force invisible la faisant agir, aurait été celle d'un esprit guide arabe, appelé Saïd ben Abdallah.

La deuxième page est d'une autre écriture, petite et mignonne, sauf deux phrases dont les lettres sont un peu plus grandes. Les deux lettres du bas seraient B. B. les initiales du guide de la Présidente.

4° N'être absolument pour rien dans ces deux pages, et les avoir vues pour la première fois, quand le livre-cahier gris a été ouvert devant nous, en séance, le 16 septembre.

Déclaration 5 : Je soussigné déclare sur l'honneur avoir assisté à la séance de la Villa Carmen, du 12 septembre, et n'être pour rien dans la production de l'écriture trouvée le 16, sur le livre gris.

Malade depuis le 12, je viens ce soir à la Villa Carmen, pour la première fois, depuis le 12.

Le 20 septembre 1899, G. BERT, St-PAUL.

5° Nous joignons les deux pages à ces déclarations, en disant que ces

deux pages nous paraissent constituer une écriture directe, c'est-à-dire une écriture ne provenant pas de la main d'un habitant de cette terre.

Traduction de l'écriture directe et du plan de la table.

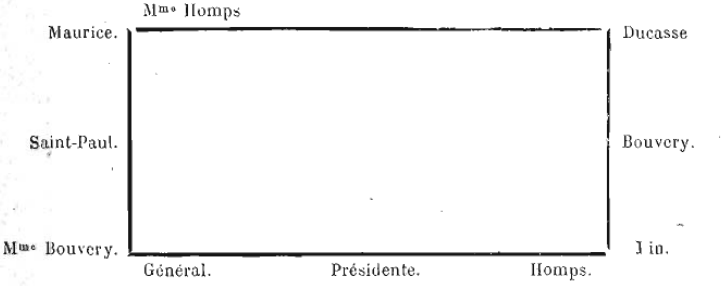
(*Au recto ces paroles*) :

Reviser les séances et que personne ne manque.

Que tous *soit* présents, sous n'importe quel prétexte.

(*Au verso ces paroles et ce plan fidèlement reproduits*) :

Voici les places :



Aidez-Vous

B : B.

Nous basons cette assertion sur :

a. La déclaration n° 1, du général et de Madame la générale ;

b. La déclaration n° 2, de Mme Amadeuf ;

c. La déclaration n° 3, de Maurice Noël ;

d. L'article 4 de la présente déclaration ;

Nous remarquons, en outre :

a' Que les places sont marquées contrairement à nos désirs ;

b' Qu'un membre distingué M. Lefébure a été oublié ;

c' Que Mme Homps a été marquée comme devant être à la table, quand elle ne fait pas partie du groupe ;

Déclaration 6 : Je soussigné déclare sur l'honneur m'associer à la déclaration 4.

Fait à Alger, le 21 septembre 1899, en mon domicile, 94, route de Lyon, Mustapha. E. LEFÉBURE.

(*Note de Mme la générale Noël*). — M. Lefébure est l'écrivain et l'égyptologue en renom, professeur à la Faculté des belles-lettres d'Alger.

Nous ajoutons que, ce 20 septembre, M. Lefébure ne put assister à la séance, car il a été pris subitement, aujourd'hui même, d'une indisposition qui menace de durer au moins un mois.

Par contre, Mme Homps, qui, douée de disposition médiumnique ne peut cependant assister régulièrement aux séances, par suite d'empêchements de famille, s'est trouvée libre, ce soir, comme par enchantement.

Les invisibles nous promettent que M. Lefébure, reviendra dans quelque temps nous honorer et de sa présence et de ses lumières.

Fait à la Villa Carmen, le 20 septembre 1899,

La présidente, CARMENCITA NOEL,
G. NOEL, MAURICE NOEL, R. KLEIN, ST-PAUL.

LES SEPT SPHÈRES SPIRITUELLES

ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE

par le médium : BARONNE ADELMA DE VAY (*Suite*)

(Voir la *Revue* de septembre 1899).

Par les récits de ces deux Esprits, tu vois la différence des fautes et des pénitences. Tu vois aussi que les mauvais Esprits sont toujours là, toujours prêts à nous tenter ou à nous suggérer le mal.

Le Néophyte. — Mais alors ce sont les Esprits qu'il faudrait punir!

Catherine. — Ils sont punis, en effet, car le mal se punit lui-même. Le mauvais Esprit ne connaît ni amour, ni bonheur, ni repos. Il continue ses crimes jusqu'à ce qu'il s'emprisonne lui-même dans la boue et les propres filets de ses crimes.

Le Néophyte. — Mais pourquoi Dieu permet-il le mal?

Catherine. — Le mal ne naît-il pas de l'Esprit? Dieu ne peut détruire l'Esprit, car les Esprits émanent de Lui. Ils sont tous immortels. Dieu n'exécute pas comme les hommes, il ne *tue* pas. Il laisse vivre et s'améliorer ceux de ses enfants qui déchurent, et, sans attenter jamais à leur Libre Arbitre, il les aide. Les hommes croient qu'en tuant le criminel, ils ont tué le crime. C'est une grave erreur, puisque tous les Esprits, venant de Dieu, sont immortels et, par conséquent, conservent leurs désirs criminels. Les Esprits égarés par le Mal, redeviendront bons, par les mêmes moyens par lesquels ils déchurent, par le Libre Arbitre. Voilà la grande Pensée divine que tant ne peuvent comprendre. Il n'y a point ni destruction, ni annihilation, mais il y a le moment de la résipiscence et de la suprême Réconciliation. Ne crains pas les mauvais Esprits. Ces pauvres égarés n'ont besoin que de pitié. Le poison ne tue que si tu l'avales; n'obéis pas aux voix criminelles, et elles ne t'atteindront pas. Le Mal n'est pas dangereux, par la raison qu'il ne sait rien créer; il détruit, voilà tout. En observant les Esprits des meurtriers, je trouvais que ceux qui avaient commis un meurtre inconnu de tous, un crime caché, étaient bien plus à plaindre que ceux qui furent exécutés par la

justice. Je vis un groupe d'Esprits pénitents se préparer à leur réincarnation terrestre. Chacun suppliait Dieu de lui accorder plutôt la pénitence terrestre que de les laisser dans cette sphère. Ce sont les Esprits de cette sphère qui suscitent les duels, les guerres, les meurtres sur la terre ; ce sont ceux qui se mêlent aux batailles; leurs fluides apportent le typhus et les maladies de cerveaux sur la terre.

CHAPITRE IV

Premier cercle atmosphérique. Troisième sphère.

Suicide. Influence de Saturne et du Bélier. Vent nord-ouest. Obscurité. Maladies des yeux. Aveuglement. Grands brouillards. Enfer.

Catherine. — Cette sphère m'apparut comme un grand Hôpital, ou maison d'aliénés. Tous les Esprits, ici, sont moralement malades; ils souffrent de leurs idées fixes et fausses, de leurs illusions. Une tranquillité lugubre y règne; il me semblait être dans une grande salle d'infirmerie. L'air n'y est qu'un brouillard épais; il me semblait que ce brouillard émanait du périsprit des Esprits, comme s'il eût été l'émanation de leurs tristes pensées. Des Esprits de miséricorde et de charité soignent les pauvres Esprits comme des malades, jusqu'à ce qu'ils obtiennent d'eux la conscience de leur crime. Voici la Sphère des larmes et du repentir, de la peine morale. Le motif du suicide pèse différemment dans la balance de la pénitence, mais tous les suicidés doivent passer par cette Sphère, et y rester jusqu'à ce que le repentir ait fondu leur âme. Seulement, la folie, l'inconscience est une exception à cette règle. Hors cela, il n'y a point d'excuse pour le suicide. La foi et la confiance en Dieu devraient régner dans le cœur de chaque homme. Par exemple, A. se suicida parce qu'il souffrait d'une maladie incurable, qui lui avait été imposée par Dieu comme pénitence salutaire à son âme. Le suicide le délivra du corps, mais non pas des peines, qui, dans cette Sphère, sont bien plus dures à supporter que sur la Terre. — B. se brûla la cervelle parce qu'il avait des dettes. S'il avait su attendre quelques jours encore, l'aide de Dieu serait venue. C'est ce qu'il entrevoit après sa mort, qui n'a pour lui que des suites funestes et des remords. — S., une pauvre fille, s'empoisonna parce qu'elle se sentit devenir mère; elle voulut se soustraire à la honte. De même E., qui vola l'argent de la caisse de son chef; il se suicida, voulant, lui aussi, se soustraire à la honte de la prison. Ni l'un ni l'autre n'obtint rien du suicide, car leurs noms sont flétris sur la Terre. Dans le monde des Esprits, il n'y a point de mystère, tout devient clair comme le jour; personne ne peut se soustraire à la punition, qui est inéluctable! Tout chacun qui souilla son âme de son propre sang doit passer par cette Sphère triste et froide, et chacun reçoit la

punition et la pénitence dues au crime du suicide. Aucun n'a le droit d'empiéter sur la volonté de Dieu, par l'abus de son libre arbitre.

Le libre arbitre ne nous est donné que pour le progrès et le développement de notre Esprit. Celui qui pèche contre cette Loi doit en subir les conséquences. Laissons maintenant parler quelques-uns de ces malheureux.

Je vis une forme de femme; elle était enveloppée dans un brouillard gris. Tout en elle et autour d'elle semblait gris. L'Od qui émanait de son périsprit semblait paralysé. Je ne voyais que deux grands yeux noirs; elle soupirait : — Ah ! donnez-moi de la morphine! Pour l'amour de Dieu, seulement une seule injection! Je suis morte, oui, les Esprits ici nomment cela un suicide; ils disent que je me suis tuée à force de prendre de la morphine! Mais je ne pouvais vivre sans la morphine. Et je désire encore en avoir; je la désire plus que le ciel et le repos éternel! Je donnerais tout pour une bonne injection de morphine! N'ai-je pas tout donné sur la terre pour en avoir? honneur, bonheur, amour, fortune, tout! Je me suis tuée parce qu'on ne voulait plus me donner de morphine. Après ma mort, je visitai toutes les pharmacies pour en prendre des inhalations. Oh! que je suis malheureuse! Je perds conscience à chaque instant, je n'ai plus de volonté, j'aimerais me tuer encore une fois, pour tout oublier. Je n'aime ni Dieu, ni personne; je n'aime que la morphine. »

Je lui fis quelques passes magnétiques, qui semblèrent lui faire du bien. Elle soupira profondément et continua :

— « Cela me fait du bien de parler à des êtres qui ne me méprisent pas, et qui ne me montrent pas leur dégoût pour moi. J'étais jeune et belle, riche, une enfant gâtée habituée à ne rien se refuser. J'épousai un homme que j'aimais et qui m'adorait; nous eûmes deux enfants. Ma mère vivait avec nous, et nous étions vraiment heureux. Nous vivions dans le grand monde. Oui, alors je croyais en Dieu, je l'aimais et je pouvais prier. Par un grand refroidissement pris après un bain de mer, je fus attaquée d'un tic douloureux, j'eus des douleurs atroces! Je n'avais aucune patience dans mes souffrances, je criais ! Les médecins me donnèrent des injections de morphine, et comme je n'étais pas habituée à supporter aucun désagrément, je commençais à prendre de la morphine à tout propos, à chaque petit mal nerveux. Je maudis à présent le docteur qui me fit la première injection; il a sur sa conscience mon âme perdue. La morphine devint ma passion; je l'aimais plus que tout. Je sentis bientôt son influence pernicieuse, car mon corps s'affaiblit et mon esprit vacilla entre la colère et l'audace de faire du mal; mais je ne pouvais plus m'en abstenir. C'est alors que les médecins me donnèrent du cognac, pour paralyser l'effet de la morphine; ce fut mon arrêt de mort morale; je fus ivre de cognac et de morphine. Toutes les prières de mon mari et de ma mère furent inutiles; je m'irritais de leurs remontrances. Enfin je m'enfuis avec le chasseur de mon mari, grand ivrogne, homme sans conscience, qui toujours sut me faire parvenir de la

morphine en cachette. J'étais en son pouvoir. Bientôt il eût dépensé toute ma fortune. Mon mari parvint à le faire mettre en prison, car il m'avait volée, et moi, on m'enferma dans une maison de santé. La morphine et les boissons alcooliques avaient fini de me ruiner moralement. Je fus prise de délire et de fureurs et je mourus de soif de morphine, comme celui qui meurt de soif dans le désert et qui, dans ses rêves, voit ruisseler une fontaine, sans pouvoir y étancher ses lèvres. Je souffre constamment de cette soif affreuse; je ne puis ni dormir, ni oublier. »

Catherine. — Pauvre amie! ce n'est que la contrition qui peut te délivrer de tes peines, il faut t'avouer ta faute et la maudire. Toi seule es cause de ta mort et de tous tes malheurs.

L'Esprit. — Moi ! Comment? N'étais-je donc pas bonne, jusqu'au moment où ce terrible tic douloureux m'a prise? Seul le médecin qui m'administra la morphine est cause de tous mes désespoirs.

Catherine. — Nullement. C'est vraiment trop facile d'être bonne sans les épreuves et les soucis. Quand on est heureuse et riche, il n'y pas là grand mérite. Mais tu fus prompte à quitter le chemin de la vertu ! Dès ta première épreuve tu succombas.

L'Esprit. — Je fus la belle princesse Sacha ; je dus fréquenter le grand monde; on n'a pas le temps d'être malade au milieu des fêtes continuelles, et ce maudit tic douloureux m'empêchait d'aller à bien des bals! Il fallait bien prendre une médecine qui fît effet subitement, c'était la morphine. J'aurais dû peut-être traîner et porter en moi ces douleurs infernales? Ah, non ! Je pris des injections après les dîners, pendant les bals, toujours, toujours, parce qu'il le fallait.

Catherine. — Pauvre Sacha! Tu voulais te soustraire à toute souffrance, et voilà que tu n'as fait que les grossir. Tu t'es rendue coupable du suicide. D'élégante dame du monde, tu devins une créature dégradée et méprisable. Tu aurais dû supporter le tic douloureux avec patience. Que fait donc la pauvre ouvrière, elle, qui ne peut consulter les médecins ? Et son temps, à elle, n'est-il pas bien plus précieux que le temps des grandes dames riches, puisque pour elle chaque heure est un gagne-pain? Tes excuses sont fallacieuses. En te donnant une injection, le médecin n'avait pas l'intention de te perdre. Si tu t'es perdue, c'est par l'effet de ta propre volonté, par ton obstination. Et c'est pour cela que tu te trouves dans le monde des suicidés. Va! prie Dieu qu'il te pardonne!

C'est ainsi que je parlais à ce pauvre Esprit. Après quelques jours de séparation, j'aperçus de nouveau la forme de Sacha; son périsprit me sembla plus clair; elle vint à moi.

— « C'est moi, Sacha, disait-elle; J'ai prié! Je te remercie. Voilà la première fois de ma vie que quelqu'un m'a dit la vérité. C'était bien, car ta réprimande me fut salutaire. Après ma prière j'eus un long sommeil doux et rafraîchissant; cela me rendit à moi-même, ma conscience s'éclaircit, et

maintenant je me repens, je pleure, j'entrevois mon crime, ce crime affreux, d'avoir détruit ma vie. L'amour pour ceux que j'ai quittés commence à renaître en mon âme. Mais que de douleurs! O mon Dieu! C'est navrant. Est-ce qu'il y a vraiment un pardon pour les coupables? Est-ce que vraiment je pourrai devenir bonne? »

Catherine. — « Certainement, chère Sacha; Dieu est la bonté et la miséricorde mêmes. »

Nous priâmes à haute voix pour la pauvre Sacha. Plus tard, les Esprits tutélaires de ces pauvres pécheurs me dirent qu'elle se trouvait sur le chemin de la pénitence. On la préparait à une nouvelle incarnation qui devait purifier son âme de ses souillures.

Le Néophyte. — Mais pourtant Sacha n'avait pas commis directement un suicide, comment se fait-il qu'elle vint dans cette Sphère?

Auguste. — Sa vie fut un suicide de tous les instants; on l'avait avertie, on la pria, supplia de ne pas courir à la mort par la morphine, mais elle préféra abréger ses jours en prenant ce poison; elle ne voulait pas écouter la voix d'avertissement. Les ivrognes qui vont à la mort et qui la cherchent arrivent tous à cette Sphère de suicides directs ou indirects.

Mais écoutons le récit d'un autre Esprit faisant confession et pénitence.

L'Esprit Charles — « Bien aimés, sœurs et frères! Un esprit pénitent veut se confesser. Cela me soulagera de vous raconter l'histoire de ma dernière existence sur la Terre. C'était à Vérone : j'étais stationné dans cette ville, comme premier lieutenant dans l'armée autrichienne en 185... Jeune, beau et riche, la vie semblait me sourire de tous côtés : et moi je riais aussi, j'étais content, heureux. Dans ces temps, la vie sociale était fort désagréable en Italie, pour un officier autrichien. Les maisons des nobles nous étaient fermées, et les Italiennes ne nous adressaient pas même la parole. Un soir nous étions assis comme d'ordinaire dans notre café, devant l'Arène; la soirée était chaude, il n'y avait point de théâtre; nous étions là, à fumer, à jaser en prenant du café et des glaces. — « Oh! que cette vie est assommante, m'écriai-je. J'aimerai bien faire une farce, avoir une petite aventure. » — « O mon beau Charles, je pourrais t'en proposer une, me dit un de mes camarades. Va vaincre le cœur de la belle Lucia, ce serait bien quelque chose! » — « Ah! la belle Lucia! s'écrièrent tous les officiers, impossible! Si elle pouvait se laisser vaincre, ce serait pour nous donner du poison; elle hait tous les officiers » — « Mais pas tous les hommes, répliquai-je. » — « Oui, fit mon camarade, elle aime les Italiens et les Anglais, mais son cœur se tait devant tout officier autrichien. » — « Je parie que je saurai la vaincre, dis-je. » — « Bon! parions, mais il nous faut ta parole d'honneur, de nous avertir de ton triomphe. » — « Ah, naturellement! dis-je en riant. Je vous donne ma parole, vous saurez tout. Une personne comme Lucia n'a point d'honneur, et puis ce n'est qu'une farce, un jeu d'amourette avec une ennemie. « Le pari fut fait, les camarades avaient ma

parole de les mettre au fait dès mon premier succès. Je commençai à faire mon plan. Lucia était radieusement belle, mais très légère ; jamais elle n'avait adressé la moindre parole à un officier, elle les avait en haine. Son fiancé et ses deux frères avaient laissé leur vie sur les champs de bataille en 1849, et elle avait juré vengeance à l'Autriche. Si, à la promenade, elle rencontrait un officier, elle lui tournait le dos. Elle quittait le théâtre dès qu'un officier entrait. Elle montrait sa haine de toutes les façons. J'étais donc bien embarrassé. Comment m'y prendre pour parvenir à lui adresser un mot ? Je commençai à la suivre partout à distance ; j'étais comme son ombre. Toujours je savais où elle allait, soit à pied, soit en voiture. Je faisais soudain apparition devant elle. Elle ne me regardait même pas. Son amant était un Anglais, lequel s'amusa fort de mes efforts infructueux. Les camarades commençaient à se moquer de moi, mais je fus imperturbable. Je l'attendais à la sortie du théâtre, de l'église, et tout cela m'amusait. Mais bientôt cela me rendit nerveux, j'eus comme une rage contre Lucia. Un soir, c'était à la sortie du théâtre, elle marchait au bras de son Anglais. J'étais posté derrière une des colonnes, et elle ne me voyait pas. Soudain son éventail glissa par terre : je fus en un instant près d'elle, et, ramassant l'éventail, je le lui présentai. Elle fit mine de ne pas vouloir le prendre, mais, comme je la regardais fixement, y mettant toute la force de ma volonté, elle pâlit, prit aussitôt l'éventail et dit tout bas : « Grace ! » Ce fut un moment décisif, un moment mystérieux, magique, le moment où le magnétisme de deux âmes se confond, On nomme cela « Amour » ! Un de mes camarades avait vu cette petite scène, et le soir tous me félicitèrent : — « Voilà le premier pas fait, bravo ! » me disaient-ils. Ces acclamations me mirent la rage dans l'âme, et je ne savais vraiment pourquoi. Le jour suivant, je me réveillai avec le sentiment qu'une grande chose était arrivée ; j'eus peur de Lucia ! Il me semblait entendre comme si mon ange gardien me disait d'abandonner mes poursuites, comme si le ciel voulait m'avertir. Mais, d'un autre côté, c'était comme si un démon me poussait vers elle. « Après tout, ce n'est qu'une bêtise, un jeu, un pari, me disais-je. Allons, en avant ! » Le même soir je rencontrai Lucia à la promenade ; elle était ravissante, jamais sa beauté ne m'avait paru aussi éclatante. Le fichu en dentelles noires gracieusement posé sur ses cheveux d'ébène lui allait à merveille ; elle semblait chercher quelqu'un de son regard, quand, soudainement, j'apparus devant elle. Elle tenait dans sa main une rose thé ; je ne sais si ce fut effet de hasard, toujours est-il que la rose glissa de ses doigts, et je la vis soupirer. Vite, je ramassais la rose, et m'en allai en saluant. Cette rose fut ma perte. Elle était empreinte d'un magnétisme et d'une odeur suave, qui me firent tourbillonner les sens. Je baisai la rose et il me sembla qu'une haleine douce en sortait. Un de mes camarades fut témoin de cet intermezzo, il crut naturellement que j'avais fort bien joué mon rôle. Tous louaient mon intrépidité ; cela me rendit plus nerveux encore, et me mit presque en colère. Mon

ami, le premier lieutenant B., qui avait remarqué mon agitation, me supplia d'abandonner la chose, en disant que j'étais suffisamment avancé dans ma conquête. En arrivant à mon logis, je trouvai sur la table un bouquet de roses thé, avec un billet. D'un cœur palpitant je l'ouvris... Lucia me priait de venir la voir ! Si ses paroles ne m'avaient pas jeté dans les délices de l'amour, j'aurais pu maintenant me détourner de Lucia avec mépris, car, par son billet j'avais gagné mon pari. Mais mon âme était ébranlée, mon cœur sous un charme magique... Je me rendis chez elle ! Elle me dit qu'elle m'aimait depuis des semaines, qu'elle ne rêvait et ne pensait qu'à moi ; qu'elle avait essayé, mais en vain, de combattre cet amour pour un Autrichien. Ce fut peine perdue. En pleurant elle me disait être indigne de mon amour, mais elle promit d'être toute à moi et de quitter sa vie légère. Je l'écoutais comme dans un rêve. Mon âme entière était en adoration devant cette belle créature qui se donnait à moi ! Le jour suivant je m'éveillai dans toutes les joies de la réalité. Lucia m'appartenait, mais j'avais donné ma parole d'honneur aux camarades de tout leur dire, car ce ne devait être qu'une farce, un jeu. Oh ! la tragédie de la vie ! Je sentais bien tout mon malheur, et le désespoir s'empara de mon âme. Me taire ou parler, toujours il me semblait que je manquais à l'honneur. Je ne voulais cependant pas compromettre celle que j'adorais, et non plus mentir à ma parole. Dans un moment de désespoir, je pris mon pistolet, et me tuai. Mes lèvres restèrent muettes, et voilà le cœur de ma pauvre mère brisé, à cause d'un pari. Accablée de remords, Lucia quitta Vérone et se réfugia dans un monastère de carmélites, où elle mourut trois ans après moi. En voyant mon corps inerte (*moi*, mon esprit), je tombai dans un désespoir déchirant. Je me lamentais d'être mort, voyant le cœur navré de ma mère et ma jeune vie détruite. Oh ! combien je souffris depuis ! Bien des années se sont écoulées, et pourtant la douleur ne quitte pas mon âme, et elle y restera jusqu'au moment où je suivrai l'appel de Dieu pour aller faire pénitence sur la Terre, où il me faudra passer par les mêmes tentations, et rester fort. Quand Lucia mourut, j'étais auprès d'elle, je la consolai. Elle aussi, elle aura à faire amende ; elle est pleine de bonne volonté, de contrition. Expiation ! voilà le grand mot de délivrance. Priez pour moi, chers amis.

Un autre Esprit s'approcha de notre groupe ; il avait l'air sévère et sérieux.

Thomas. — « Tu as raison, dit-il, Expiation, c'est le mot de délivrance. Moi, voici ce qui m'arriva : Il me sembla que j'étais affaissé sous le poids des années. Le péché m'avait ainsi courbé, mais l'expiation m'a relevé depuis. La contemplation de l'amour de Dieu m'a rempli d'une nouvelle vie. Je veux vous parler, chers Esprits, venez, écoutez ! Dieu me créa, je m'en souviens avec bonheur, il me créa bon et pur, doué du libre arbitre, moyen de développement intellectuel. Un Esprit-guide, un mentor me fut donné pour appui. Nous commençâmes notre pérégrination. Je contemplais tout,

comme un enfant, dans une lumière radieuse. Avec avidité j'écoutais les récits de mon mentor. Les Esprits nouveaux créés sont des enfants. La conscience de mon immortalité me rendait heureux, mais le plus beau moment de cette jeune vie est celui de l'union des Esprits duals. C'est une alliance, un mariage spirite, conclu pour l'éternité. O amour ! c'est toi le créateur de toute bénédiction, de tout bonheur pour ceux qui te comprennent ; mais tu deviens un destructeur cruel, dès que le péché et les sens te gouvernent. Mon Esprit dual et moi, nous étions dans les délices du paradis. Ce fut comme une sorte d'incarnation, et nous eûmes une vie tracée à parcourir. Tout Esprit se rappelle avec délice cette première incarnation spirite. Nous avions conscience des tentations, car il n'y a point de progrès, point de vertu sans épreuves. Les Esprits qui nous entouraient avaient tous aussi leur vie tracée. Quelques-uns me semblèrent se densifier, s'enlaidir, perdre leur lumière ; d'autres devenaient radieux, ils grandissaient. Le mécontentement est l'ennemi du repos. Je devins ambitieux, mécontent, et l'envie me prit d'expérimenter et de voyager. Mon dual, lui, ne voulait pas ; *elle* était paresseuse, apathique, ce qui donna lieu entre nous à une grande discorde. Je devins hautain, orgueilleux. Tout à coup nous fûmes enveloppés d'obscurité, et la loi d'incarnation, destinée à ceux qui désobéissent au commandements divins, nous conduisit sur la Terre où un mariage terreste nous unit. Ma femme devint de plus en plus faible ; elle prit un caractère vain et frivole. Chez moi, à l'ambition vint se joindre une jalousie féroce qui ne connaissait point de bornes, et, un jour, après une scène affreuse je battis ma femme : elle quitta ma maison, je devins furieux ; la cherchant partout et ne pouvant la trouver, le désespoir s'empara de mon âme et je me pendis. Elle, elle eut des remords de sa conduite et revint vers moi, mais elle ne trouva plus que mon cadavre. Sa nature légère s'en consola bien vite. Elle se remaria et eut un enfant. Je vis tout cela. Ma rage se concentra sur cet enfant innocent ; je le magnétisais, ce qui lui causait des crises nerveuses, des crampes affreuses. L'Esprit incarné dans cet enfant était bon, mais il faisait pénitence. Il supporta toutes les douleurs que je lui infligeai avec une patience angélique, ce qui, à la fin, attendrit mon âme. La piété de cet enfant, son amour pour Dieu, finirent par me convertir. J'eus honte, et je me mis à prier Dieu de m'accorder mon pardon. Je demandai grâce. L'enfant devint un homme sain et fort, et moi un Esprit converti. Après la mort de ma femme, nous nous réconciliâmes, Notre Esprit-guide me dit : « Tu as attenté à ta vie, il faut que ton suicide soit puni. Retourne sur la Terre, où tu seras exécuté ; tu mourras sur l'échafaud, et ce sera ta pénitence. » Voyez la justice divine ! C'est ce qui arriva. Mon dual devint cette fois ma mère. Son amour dual souillé devait se purifier par les sentiments de l'amour maternel, qui, lui, ne connaît point l'égoïsme. Je fus entraîné dans une révolution, et j'expiai mon suicide par la mort sur l'échafaud. Mon dual et moi nous avions expié, mais nous étions bien loin encore des sphères du

paradis. Pour y revenir, il nous faudra encore apprendre et travailler. Pour cela les incarnations sont les moyens les plus sûrs, et beaucoup d'Esprits se repentent de n'avoir pas accepté la réincarnation et d'être restés inactifs des éternités dans les sphères d'en bas, sans travailler à leur progression spirite, sans faire pénitence. Malgré l'éternité, chaque minute a sa valeur ! »

Pendant que cet Esprit parlait, j'en voyais un autre, accroupi dans un coin et pleurant. C'était une forme de femme. — « Ecoutez-moi ! s'écriait-elle, laissez-moi vous parler. J'étais la fille du comte de C. Toute petite, je montrais un grand talent à jouer la comédie. A l'âge de sept ans, je jouais dans des comédies d'enfants, et tout le monde me trouva ravissante. Cette manie, cette passion grandissait avec moi ; je devins très coquette et vaine, pleine d'extravagances et de drôleries. Chacun me flattait. Quand mes parents s'aperçurent que mes extravagances prenaient un caractère dangereux, ils me placèrent au Sacré-Cœur, à l'âge de quatorze ans. A seize ans, j'eus une amourette avec mon maître de piano, puis avec un autre, et enfin je voulus m'enfuir avec un employé des Postes. Ce fut alors que l'on me ramena au Sacré-Cœur, où on me laissa jusqu'à ma vingtième année. Alors on me traita de Madeleine repentante, et mes méfaits enfantins furent oubliés. Je fus présentée à la Cour, menée dans le monde, où l'on me disait de faire un bon parti. Ce fut justement ce que je fis et je réussis à épouser un homme très riche, que d'ailleurs j'abhorrais. Je devins tout à fait légère. Je fus amoureuse du beau ténor de l'Opéra italien ; je voulus devenir actrice et m'en aller avec mon galant. Je chantais dans de petits théâtres et mon nom fut bien connu dans le demi-monde. Le ténor avait une humeur affreuse ; il me traita si mal que je le quittai. Ce ne fut plus alors que dégringolades. Je ne puis vous décrire tout ce qui m'arriva par la suite. Enfin, je tombai malade, pauvre, et déguenillée ; j'eus faim et froid et, un jour, j'enjambai la Seine pour y trouver la mort. On me mit à la Morgue ; j'étais là, seule, délaissée, morte, dans un pays étranger. Cela vous étonne sûrement, qu'une enfant issue de parents aussi aristocratiques ait pu tomber si bas ? Mais, dans mon existence antérieure, j'étais encore bien plus criminelle ; et c'est pour cela que les péchés de la fille perdue revinrent à la petite comtesse. Mes parents auraient dû m'élever sévèrement ; au contraire, ils me gâtèrent, puis ils me bannirent. C'est un remords pour moi de m'être jetée à l'eau, mais j'avais si faim et si froid ! Quand je sentis les vagues au-dessus de ma tête, j'appelai au secours, car le courage me manqua. Mais ensuite je trouvai intéressant et tragique d'être à la Morgue. Je suis bien malheureuse maintenant, entièrement délaissée. Personne ne m'aime. Oh ! ne me bannissez pas, ayez pitié ; ne me jetez pas la pierre, je suis si malheureuse ! Jésus, lui, ne jeta point la pierre à la femme adultère. »

Nous nous mîmes tous à prier pour ce pauvre Esprit, et j'espère que les bons Esprits missionnaires auront miséricorde pour cette pauvre âme perdue, car il y a des moyens de guérison à tout mal.

(*A suivre*). *Médium :* Baronne Adelma de Vay.

CORRESPONDANCE

Cher Monsieur Leymarie,

En réponse à une lettre récente motivée par l'article de la *Revue*, signé G. B. que j'ai adressée à M. Francis, éditeur du *Progressive Thinker*, de Chicago, voici la traduction de quelques lignes extraites de la réponse que je viens de recevoir :

Chicago sept. 26, 1899,

Prof. C. Moutonnier.

Cher Monsieur,

« Quant aux sœurs Bangs, leur médiumnité est remarquable. Je voudrais qu'elles pussent visiter la France ; elles créeraient certainement, un grand enthousiasme chez vos compatriotes.

Tout investigateur est autorisé par elles à prendre une douzaine de feuillets de papier, de les mettre dans une enveloppe avec des questions adressées à des Esprits amis ; puis de fermer avec soin cette enveloppe, qu'il place lui-même entre deux ardoises qu'il attache solidement ensemble, avec des cordes ou des vis ; en les gardant continuellement en sa possession et sans les perdre de vue. Peu de temps après, il obtiendra une communication écrite, apparemment à l'encre.

« Ces médiums sont employées tous les jours et obtiennent des messages dans des conditions que personne ne peut contester ou mettre en doute.

« Elles permettent aussi à l'investigateur de préparer sa propre toile et puis de la suspendre à une fenêtre en pleine lumière du jour et, un portrait d'un esprit y apparaît après un certain temps.

« Ce que j'ai avoué déjà, je le tiens pour des faits solides et ceux qui accusent de fraude les sœurs Bangs, le font injustement.

A vous très sincèrement.

BIBLIOGRAPHIE

« Spiritistisches Leitvort ». Ce petit opuscule s'adresse tout spécialement aux Allemands habitant notre région, et désireux d'avoir une notion juste et concise de ce qu'on entend par *magnétisme*, *hypnotisme*, *somnambulisme* et *spiritisme*, toutes choses dont on parle beaucoup à tort et à travers, et qu'il n'est plus permis d'ignorer et de ridiculiser. En quelques instants le lecteur allemand saura à quoi s'en tenir, et nous sommes persuadés qu'après la lecture de ces lignes attachantes et précises il ne voudra pas s'en tenir là. Prix : 1 fr. G. B.

Nous avons reçu le 1er numéro d'une nouvelle revue spiritualiste, bi-mensuelle, l'*Echo de l'au-delà* et *d'Ici-bas*, dont nous donnons le sommaire plus loin. Cette revue illustrée, est l'organe de l'Union spiritualiste et s'occupera de Kabbale, d'Hermétisme, de Gnose, de théosophie, de spiritisme, d'occultisme, de sociologie, de mysticisme, de magnétisme, de chiromancie, d'alchimie, de chimie, de végétarisme, franc-maçonnerie, etc. : elle promet donc d'être très intéressante, nous souhaitons tout le succès possible à ce nouveau confrère.

LA VIE DE JESUS (Ouvrage épuisé).

M. Ernest Volpi, directeur de *Il Vessillo spiritista*, vient de traduire en italien et de publier en un beau volume la « Vie de Jésus », l'ouvrage medianimique de grande valeur publié, il y a quelques années, par René Caillié. Nous nous faisons un réel plaisir de transcrire ici quelques réflexions d'Ernest Volpi lui-même, à propos de cette œuvre, réflexions tirées du numéro d'août, du *Vessillo spiritista*.

« Il ne faut pas perdre de vue en ce livre, que l'esprit qui l'a dicté a dû faire passer ses idées par le conduit d'un médium humain et que, malgré sa très haute influence, l'œuvre se ressent énormément de cet écueil médianimique ; l'Esprit le dit lui-même d'ailleurs, p. 69 : « Il a dû se mettre au niveau intellectuel du médium », — et, page 219. « Jésus, durant le siècle où nous sommes, a tenté maintes fois de se communiquer ; ses essais furent infortunés et même aujourd'hui sa narration pèche par l'abstraction de la forme et l'adaptation incomplète, parce que l'esprit dépositaire luttait sans repos contre des obstacles matériels et craignait de succomber sous le poids d'émotions trop fortes et trop multipliées. »

« Je dois dire aussi que l'ouvrage que je présente au public n'est pas un original, mais une version qui n'a pu en certains cas, donner la force d'idées contenue dans l'original ; par exemple, à propos de la *navrante désespérance* (en français), qui envahit Jésus sur la croix ; j'ai traduit ces mots par *straziante disperazione*, ne trouvant pas en notre langue de vocable qui puisse reproduire exactement le mot *désespérance*. Je l'ai faite belle ! Un révérend curé, notre bon ami du reste, souriant avec ironie, a fait remarquer que Jésus, dans ce livre, dit qu'il est mort *désespéré* ; si le critique avait lu tout l'ouvrage, il aurait trouvé, page 165, une exposition plus ample de cette circonstance :

« Le spectacle d'une joie grossière, les insultes d'une populace ignorante, l'abandon de la plus grande partie de ceux que j'aimais, le désespoir des femmes qui attendaient ma mort, l'angoisse de violentes suffocations, toute la livide harmonie de la dernière torture de l'âme et du corps, me jetèrent dans une profonde tristesse (tristesse mortelle dans l'original), d'où sortit la gémissante prière : « Mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ! »

« Je ne me fais pas l'illusion de croire que l'identité de Jésus est prouvée de prime-abord dans ce livre, mais je compte sur le temps et la réflexion pour en faire donner de plus grandes preuves. Remarquons déjà, au point de vue de la psychologie expérimentale, comment dans la vie de Jésus la nature humaine est divisée en trois éléments : Ame, Esprit, Corps (ce der-

nier fluidique dans la vie d'outre-tombe), division nouvelle qui par son éloignement de la division jusqu'ici acceptée, écarte de moi l'idée d'un phénomène de suggestion.

« Je ne peux m'empêcher de répéter que je suis profondément convaincu de l'identité de Jésus et que jamais aucune œuvre ne me donna une si grande joie intellectuelle et que jamais nulle autre ne m'était apparue si sublime sous tous les aspects, et pourtant, à cause des difficultés mentionnées plus haut, la très haute conscience qui l'a dictée n'a pu se refléter entièrement et dans toute sa limpidité.

A ceux qui voudront faire une plus sérieuse étude de ce volume, je crois opportun de citer les paroles suivantes (page 144).

« Mes frères, je voudrais que des paroles que je prononçai durant une vie de Messie, fut extrait le haut enseignement qui alors ne fut pas compris. Me reportant aux faits de ma vie de Messie, je dois répéter des paroles déjà prononcées, parce que ces répétitions accentuent la vérité et que l'on doit se préoccuper uniquement de la vérité, en cette œuvre donnée et reçue avec la fermeté d'une volonté libre et de la respectueuse soumission de l'esprit humain à la lumière de Dieu. Quand les hommes auront le sentiment du vrai, le vrai sera démontré par la simplicité de l'écrivain, la modestie, la sagesse du moraliste, la force des principes, l'équité desjugements et la concordance de l'idée avec l'expression de l'idée ; quand ils auront le sentiment du vrai, alors le vrai ne sera plus déformé par les mesquineries d'une ambition mercantile et l'effort d'un esprit désireux d'avoir les honneurs de la célébrité humaine.

« Pensez, mes frères, à recueillir les fruits de ma libre volonté, de mon calme courage pour montrer la vérité au milieu des conflits terrestres, et non à aggraver vos torts, votre malheureux état d'âme, par une fausse opinion de la dignité humaine et un déplorable usage de cette pauvre raison, de laquelle vous vous vantez sans cesse, si souvent mal à propos. Faites de mes instructions une sérieuse analyse. Ne vous attaquez pas à la forme, mais disséquez le fond.

« Ne critiquez pas les mots ni l'emploi de ces mots et leur répétition, mais comprenez la valeur de ce que vous avez demandé, de ce que je vous ai apporté et de tout ce que je vous ai promis au nom de Dieu. » (1)

E. VOLPI

Après avoir lu ce qui précède et mis en garde contre l'altération forcée du

(1) Nous regrettons de ne pas avoir sous la main l'original en français de R. Caillié pour citer textuellement les paroles de Jésus, ce qui nous force à les traduire de l'italien et nous écarte doublement du texte. F. F.

texte par le fait même de la traduction, nous avons feuilleté l'œuvre amoureusement mise au jour par Volpi. Quoique peu familiarisé avec la langue divine d'Italie et bien que trop de finesses nous aient échappé quelquefois, la lecture de la Vie de Jésus nous a absolument ravis. Nous y avons retrouvé toute l'émotion spirituelle, toute l'élévation à Parabrahm que donne la lecture de l'original en français. Les pages, une à une, à regret, s'effeuillaient sous nos yeux ravis, dans une émotion croissante, apportant chacune un peu plus de cette certitude chère à M. Volpi, que l'âme qui dicta une œuvre de cette lumineuse envolée ne peut être que celle du Juste mort sur la croix.

Nous félicitons sincèrement M. Volpi de l'heureuse inspiration qui le conduisit à traduire la vie de Jésus et de la non moins heureuse impeccabilité de la traduction. L'œuvre est excellente; elle apporte en elle, par l'évocation éminemment véridique de la dernière venue du Messie, une source radieuse de certitudes et d'espoirs en la prochaine Venue.

Loin du Christ trop humain de Renan, plus loin encore du thaumaturge essénien évoqué par Paul de Régla, loin de ces créations infécondes parce qu'elles ne jaillissaient pas des vibrations d'un sixième sens, le seul qui puisse envisager l'Esprit, loin de toutes les « vies de Jésus » passées, la « Vie de Jésus » traduite par Volpi s'élève avec la simplicité et la sérénité d'un Evangile.

Toute l'existence de Jésus se déroule, côtoyant dans ses grandes lignes la narration de Marc ou de Mathieu. C'est la naissance à Bethléem, l'enfance malheureuse près de son père qui le rudoie, de sa mère et de ses frères qui ne le comprennent point; Jésus grandit et l'ardent désir de savoir grandit en lui, comme une flamme d'incendie. C'est l'épisode du temple de Jérusalem et la réplique aux docteurs, puis l'amitié de Joseph d'Arimathie, celui-là même qui, selon les Evangiles, lui donnera plus tard une sépulture au péril de sa vie.

Joseph d'Arimathie l'initie à la Kabbale.

Tous les rêves ardents, tous les désirs fougueux encore incertains mais vibrants en lui, cet état d'âme, cette soif de sacrifice qui lui firent si douloureuses les premières années, se fondent en un rêve suprême qu'il réalisera, la Révélation d'une Religion universelle, de la croyance unique au père Eternel, Dieu de Justice et de Bonté, Parabrahm, croyance qui, à travers une vie d'épreuves, le conduira à la dernière consécration, celle qui lui fera sa force à travers les siècles, la consécration du sang.

Ce sont ses études à Jérusalem, à Damas, à Tyr, après la mort de son père point apaisé, honnête homme irrité contre ce fils qui est un mauvais ouvrier et qu'il juge indigne de lui. Jésus étudie toujours ; l'Esprit de Dieu qui

l'anime et l'a sacré Fils de Dieu se fait de plus en plus jour en lui ; le Messie naît au monde qui lui prépare de terribles représailles, doux pasteur cherchant ses brebis égarées, formant son petit troupeau de disciples aimés qu'il lancera plus tard à travers le monde, vers la gloire et vers le martyre. Marthe, Marie de Magdala passent, et la veuve de Naïm et le centurion. Les peuples s'émeuvent à la voix d'or du révolutionnaire à barbe blonde, sur les deux rives du Jourdain ; les paraboles tombent, comme une semence divine que ne mangeront pas les oiseaux du ciel ; de splendides moissons se préparent à lever, parmi les ruines d'une société corrompue.

C'est ensuite la dernière visite à Béthanie et la résolution de ne plus fuir, de ne plus se cacher, la marche au calvaire... la dernière pâque, le dernier baiser aux apôtres et le dernier soupir : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Jésus est mort sur le gibet infamant, victime d'une société qu'il a voulu démolir et qui se défend ; il est mort, mais non pas tout entier, puisque quelque chose de lui est resté, en l'âme ignorante de ces pêcheurs qu'il a attirés à lui, un quelque chose qui germera, qui grandira comme une forêt envahissante et, jetant ses rameaux sur le vieux monde, deviendra le christianisme prometteur d'un âge d'or.

Jésus n'est même point mort partiellement. A peine échappé aux affres du crucifiement, à l'amertume du fiel, à l'acidité du vinaigre, il se remet au parachèvement de son œuvre de lumière, il le poursuit à travers les siècles, jusqu'à nos jours, préparant le renouveau, le règne du Christ glorieux après celui du Christ souffrant.

FRANTZ FIGUÈRES.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Importance de la Révélation spirite, conférence de M. James Robertson de Glascow, à l'Association des spiritualistes de Marylebone, traduit du *Light*, par L. GARDY. — L'esprit critique actuel, par AZAEL. — De la liberté, par J. F. — Le spiritisme et la presse, par ALCESTE. — Citations et nouvelles.

La vie d'outre-tombe (Charleroi). — Réponse aux articles contre le Spiritisme du pasteur Richard, excellent article, par Ch. FRITZ. — IXe Instruction de l'esprit du pasteur B..., sur la communication des vivants avec les morts (Spiritualisme moderne). — A propos de l'hypnotisme, extrait du journal *Le soir* de Bruxelles, par PICCOLO.

Le Phare de Normandie (Rouen). — Les archives du groupe Vauvenargue de Rouen : Un voyage inter-astral, par DÉMOPHILE. — De la Folie, sa guérison ; Physiologie et Psychologie, par H. DE LATOUR. — Quelques phénomènes remarquables :

Enfants sauvés par une apparition ; un spectre matérialisé ; laconique renseignement venu de l'autre monde. — Procès-verbal de séances du groupe *Agullana*, de Bordeaux, signé par les personnes présentes.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Télépathie, par ASTER. — Genèse de quelques prétendus messages spirites, par Th. FLOURNOY. — Les dompteurs du feu, par le Dr PASCAL. — De la conscience sublimale, par H. MYERS. — L'audition colorée, par J. CLAVIÈRE. — Recherches expérimentales sur les rêves, par VASCHIDE.

Le Progrès spirite (Paris). — Justice divine et justice humaine, par LAURENT DE FAGET. — Preuves indiscutables de l'identité de trois esprits, par le Dr CHAZARAIN. — Message spirite, par l'esprit LOUIS DE BAVIÈRE. — Traits remarquables de l'instinct des animaux et considérations sur la survie dans le règne animal. — Echos et nouvelles.

La Lumière (Paris). — Les fêtes de l'Espérance, par HAB (Lucie Grange) — L'électroïde. Données nouvelles ; Faits biologiques et cliniques : rôle protecteur exercé contre les serpents par les cordes disposées en cercle ; Revue universelle, par le Dr LUX. — Le jugement du silence, par H. GAILLARD. — Les femmes et la vie, par Mme de BÉZOBRAZOW.

Le spiritualisme moderne (Paris). — La loi spiritualiste, par BEAUDELOT. — Quelques hypothèses sur l'origine des êtres, par H. HARDELEY. — Sur le socialisme, par H. DE LATOUR. — Voix de l'au-delà : La vie terrestre est un enfantement à la vie spirituelle ; rapide aperçu de l'au-delà ; sois vaillante. — Une conversion posthume, par M. DE KOMAR. — Dédoublement, par CABITA.

La paix universelle (Lyon). — Suite de l'article de M. BOUVÉRY, explications nécessaires. — L'opportunisme, par T. HERRO. — Communication aux fédérés du Sud-Est. — Dictées de l'au-delà, par P. GRENDEL. — Congrès de l'humanité. — De l'existence de Dieu, par DE REYLE. — L'Union spiritualiste, par J. BRICAUD.

La Tribune psychique (Paris). — Coup d'œil sur les phénomènes psychiques, par le Dr MOUTIN. — Chronique psychique, par J. GAILLARD. — Le spiritisme et le journal hollandais, par LÉON DENIS.

L'Humanité intégrale (Paris). — Progrès et civilisation, par D. METZGER. — L'incident Flammarion, par CAMILLE CHAIGNEAU. — Correspondance.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — Nouvel organe d'Union spiritualiste, bi-mensuel, illustré ; administration, 3, rue de Savoie ; abonnement, 7 fr. par an, le numéro 0 fr. 35 ; Union postale, 8 francs. — Sommaire du n° 1, 1er octobre 1899 : l'Union spiritualiste, par MARC HAVEN. — A nos amis, ce que nous voulons faire. — A vol d'oiseau, informations ; vision des rayons obscurs obtenue, par LÉONEL BRETT (Etats-Unis).

Le Lotus bleu, Revue théosophique (Paris). — La section française de la Société théosophique, par le Dr TH. PASCAL. — La science occulte et les sciences modernes, par MARIUS DECRESPE. — La réincarnation (*suite*), par ANNIE BESANT. — Le credo chrétien (*suite*), par C. W. LEADBEATER. — Dieu, l'Univers et l'homme (*fin*), par le Dr TH. PASCAL. — Variétés occultes ; incidents de la vie du comte de St-Germain, par ISABEL COOPER OAKLEY. — La loi de Karma, par NOELLE HERBLAY. — Echos théosophiques, par D. A. COURMES. — Doctrine secrète, par H. BLAVATSKY.

L'Initiation (Paris). — A Velléda, par PAPUS. — Au pays des Esprits, X. — Le Vaudoux, notes sur la sorcellerie et le fétichisme en Haïti, par NATHAN ZEFFAR. — Incantation, poésie au Sar Péladan, par STURDZA. — Ma façon de voir, par Mme DE

Brézobrazow. — Une maison de santé homéopathique. — Congrès spirite et spiritualiste de 1900.

L'Echo du merveilleux (Paris). — L'identité des Esprits, nouvelle lettre de M. l'abbé J.-A. Petit; critique par Gaston Méry. — Les apparitions de Campitello, par Ours-Paul-Pancrazi. — Une manifestation diabolique, par G. Méry. — A propos du diacre Paris, par G. M. — Une scène de nécromancie, par le Dr Bougon. — Les prédictions de Mlle Couesdon. — Les convulsionnaires de Saint-Médard (illustré. — Faits merveilleux, par l'abbé Ségaud. — Souvenirs d'une voyante, par Claire Vautier.

Le Journal du magnétisme et de la psychologie (Paris). Journal anti-spirite, nº du 20 octobre, dans lequel Alban Dubet, l'un des principaux organisateurs du Congrès de 1900, a trouvé, TOUT D'UN COUP, que le spiritisme était l'erreur la plus colossale et la plus dangereuse du siècle, qu'il a fait et fait tous les jours d'innombrables victimes. Il est temps paraît-il qu'Alban Dubet et son collaborateur Max Théon enraient sa marche. Les voilà donc partis en guerre et, pour commencer, un article de 45 pages afin de prouver qu'ils ont raison. Bien entendu ils ne prouvent rien, sinon qu'il est impossible de lire ce plaidoyer sans rire et sans hausser les épaules à chaque paragraphe.

Ce n'est pas encore cela qui tuera le spiritisme, si toutefois quelque chose pouvait le tuer. Réfuter un pareil article, serait donc perdre son temps.

Il vessillo spiritista (Vercelli). — La superiorità delle razze umane, par E. Volpi. — Opinioni sul libro « La Vita di Gesù ». — Una lettera del Principe Adam Wiszniewski. — Per l'imperatrice Elisabetta, par Ballatore. — The Christ question Settled. — Federico Schiller e la Telepatia, par C. Vacca. — Dell'esistenza dell'Essere supremo, par Cavalli. — Iscrizione latina spiritica. — La stampa coi raggi Roentgen. — A proposito dei fischi misteriosi, par Ettore Generini. — Il Cinematografo e la Chirurgia. — L'Ami des Bêtes, par Volpi. — Un giudicio di Napoleone I sui Gesuiti.

L'Hyperchimie, organe de la Société alchimique de France (Douai-Paris). — L'arbre des éléments, traduit par Guymiot. — L'esprit de vin secret des adeptes, par le Dr Cristian A. Becker, traduit par G. Benedettini. — Le triomphe de l'Archée et la merveille du monde (*Suite et fin*), par Jean d'Aubry.

L'Ami des Bêtes (Paris). — Encore la fourrière, par Adrienne Neyrat. — A mon chien Bluet, sonnet par J. Jouveau. — La chasse, par le Dr Phl. Maréchal. — Refuge de chiens. — L'âne, par Jean du Rebrac. — Correspondance. — L'Esprit des bêtes, par Eugénie Ribière.

Le Journal des femmes (Paris). — Le Conseil municipal, par Marie Martin. — Poésie de Mme Hammer à Mme Bogelot. — La pension des divorcées, par Ada Salès. Congrès international des Œuvres et institutions féminines en 1900. — Groupe de la solidarité des femmes, par C. Kauffmann. M. Leymarie.

Le Gérant: Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.